



THE KINGDOM LIFESTYLE

L'ÉGLISE

CORPS GOUVERNANT

*« Ce qui essaie de nous briser
ne sera jamais aussi fort
que ce qui nous unit. »*

DÉDIÉ AU PASTEUR
TUNDE MALAOLU

TIMILEHIN IDOWU

thekingdomlifestyle.org

L'ÉGLISE

Corps Gouvernant

CE QUI ESSAIE DE NOUS BRISER NE SERA JAMAIS AUSSI FORT QUE C
E QUI NOUS UNIT.

DROITS D'AUTEUR

L'Église — Corps Gouvernant © 2026 Timilehin Idowu. Tous droits réservés. Première édition française. Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou d'autres méthodes électroniques ou mécaniques, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur, à l'exception de brèves citations utilisées dans des critiques. Sauf mention contraire, les citations bibliques sont tirées de la version Louis Segond, LSG (domaine public). Publié par Becoming Great Publications. Lagos, Nigeria. Contact et commandes : thekingdomlifestyle.org

DÉDICACE

À mon Pasteur, le Pasteur Tunde Malaolu. Ce livre rappelle l'Église à ce que Jésus a réellement bâti : une famille achetée par son sang, tenue ensemble par une autorité qu'il n'a jamais révoquée. Tu as vécu cela bien avant que je ne le mette en mots. Ta compréhension de ce qu'est un gouvernement d'église sain et biblique, et la liberté et le soutien que tu as donnés à ma femme et à moi pour pastorer l'Église Worship Nation International, Festac Town, sont la preuve que tout ce qui est défendu dans ces pages n'est pas de la théorie. C'est vécu. Chaque chapitre ici se tient sur un terrain que tu nous as aidés à bâtir. Merci, mon Pasteur.

CONTENU

Préface	6
Première partie — La famille	10
Chapitre un — La déclaration	11
Chapitre deux — Ekklesia	17
Chapitre trois — La famille achetée par le sang	24
Deuxième partie — La croix	32
Chapitre quatre — Ce que Jésus lui-même a dit de la croix	33
Chapitre cinq — Ce que les apôtres ont écrit sur la croix	40
Chapitre six — La croix qui relie	49
Chapitre sept — Achetés à grand prix	57
Chapitre huit — Abandonné pour que nous soyons acceptés	64
Chapitre neuf — Le Saint-Esprit et le gouvernement de l'Église	71
Chapitre dix — Le Saint-Esprit, hier et aujourd'hui	78
Troisième partie — Hier et aujourd'hui	84
Chapitre onze — L'Église primitive et l'Église d'aujourd'hui	85
Chapitre douze — Plusieurs branches, une seule racine	92
Chapitre treize — Le centre et la circonférence	98
Quatrième partie — Le fondement et la déclaration	104
Chapitre quatorze — La pierre angulaire	105
Chapitre quinze — L'autorité restaurée	111
Un mot pour celui ou celle qui lit ceci	118
À propos de l'auteur	119

PRÉFACE



La déclaration qui tient toujours

« Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. »

(Matthieu 16:18)

Lis-la lentement. Il n'a pas dit : « J'ai fondé une religion. »

Il n'a pas dit : « Je vais laisser derrière moi un ensemble d'enseignements pour que vous en débattiez. » Il a dit : je bâtirai mon Église. Une intention au présent. Une certitude au futur. Un bâtisseur qui parle d'un bâtiment dont lui seul voit les plans.

Et avec cette seule phrase, tout ce qui suit dans ce livre devient nécessaire. Parce que si Jésus est en train de bâtir quelque chose, la première question n'est pas de savoir à quelle dénomination cela appartient. La première question est de savoir ce que le mot qu'il a employé signifie réellement.

Il a employé le mot ekklesia. Nous l'avons traduit par « église » depuis si longtemps que le mot est devenu un meuble. Il trône dans nos phrases sans faire aucun travail. Alors avant que ce livre n'aille une page plus loin, nous allons démonter ce mot, comme on démonte un vieux moteur pour voir ce qu'il a réellement été construit pour faire. Pas ce qu'il est devenu. Ce pour quoi il a été construit.

Ensuite, nous allons nous attarder sur les écrits des hommes qui ont reçu cette déclaration de première main et qui ont passé le reste de leur vie à l'expliquer à des églises qui trouvaient déjà, à l'époque même, de nouvelles

manières de se diviser. Paul écrivant à Corinthe sur un corps aux nombreux membres et un seul Esprit. Pierre écrivant sur des pierres vivantes. Jean écrivant depuis l'exil sur sept églises, chacune louée ou corrigée selon son propre dossier, et toutes encore appelées une seule Église. Leurs écrits ne sont pas la lecture d'appoint de ce livre. Ils en sont les murs porteurs.

Et alors, seulement alors, ce livre offrira sa propre affirmation. Une affirmation simple, et j'espère inévitable une fois qu'elle aura été correctement démontrée à travers les quinze chapitres qui viennent.

L'Église est la famille des personnes reliées par le sang.

Pas par une préférence partagée. Pas par une architecture partagée, ni des chants partagés, ni une politique partagée, ni une peau partagée, ni une nation partagée. Le sang. Un seul sang, versé une fois, couvrant chaque personne qui a jamais appartenu véritablement à Jésus-Christ, dans chaque siècle, dans chaque tradition, sous chaque nom que nous avons depuis donné à nos chambres séparées dans sa maison.

J'ai écrit ailleurs sur ce sang comme le lien qui survit à nos divisions. Si tu as lu La Prière Qu'Il Prie Encore, tu connais déjà la forme de cet argument, et tu connais déjà le chiffre : quelque chose comme quarante-cinq mille dénominations, toutes portant le nom du même Sauveur. Ce livre ne va pas répéter cet argument. Il va aller là où cet argument-là n'est pas

allé. Parce que l'unité n'a jamais été seulement une question de ce que nous ressentons les uns pour les autres. C'était une question de ce qui a été acheté, à quel prix, et de ce que cet achat nous a légalement restitué — ce que le premier homme avait perdu dans un jardin bien avant celui-ci.

Voilà où va ce livre. Pas seulement vers le sang comme lien. Vers le sang comme prix. Et un prix payé en entier ne se contente pas d'effacer une dette. Il rend aussi à l'acheteur tout ce que la dette avait pris. Relis lentement. Ce qui essaie de nous briser ne sera jamais aussi fort que ce qui nous unit. À la fin de ce livre, je veux que cette phrase cesse de sonner comme une décoration et commence à sonner comme un fait juridique que tu es prêt à mettre en action.

PREMIÈREPARTIE

LA FAMILLE

CHAPITRE UN



LA DÉCLARATION

Quel genre de bâtisseur annonce le bâtiment avant d'avoir posé une seule pierre en public ? Césarée de Philippe n'était pas un lieu neutre pour dire ce que Jésus a dit ensuite. Elle se tenait au pied du mont Hermon, à côté d'une falaise d'où jaillissait une source, et devant cette falaise se dressait un temple bâti pour le dieu grec

Pan, le dieu des lieux sauvages, à côté de sanctuaires dédiés à une douzaine d'autres dieux, à côté d'un temple élevé par Hérode pour le culte de César lui-même. Les Juifs de la région appelaient cet endroit « les portes du séjour des morts », parce qu'une grotte voisine passait, dans les cultes païens locaux, pour être une entrée vers le monde d'en bas. Rome. La Grèce. César. Le monde souterrain. Tous debout ensemble sur une même colline. C'est l'endroit exact que Jésus a choisi pour poser une question à ses disciples.

« Et vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis ? »

(Matthieu 16:15)

Pierre répondit. « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

(Matthieu 16:16)

Et Jésus lui répondit par la phrase sur laquelle tout ce livre

est bâti.

« Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. »

(Matthieu 16:18)

Remarque où il l'a dite. Devant les temples de toutes les puissances rivales que le monde antique pouvait nommer, avec en pleine vue une grotte réelle que les habitants croyaient ouvrir sur le royaume des morts, Jésus a fait son annonce. Il n'a pas attendu un lieu plus sûr. Il a choisi le seul endroit qui rendait l'affirmation aussi forte que possible. Chaque dieu de cette colline avait déjà un temple debout. Jésus n'avait encore rien bâti, et il annonçait que ce qu'il s'apprêtait à bâtir leur survivrait à tous.

Ce n'est pas un petit détail. C'est toute la posture de la phrase. Il ne faisait pas une déclaration modeste sur un nouveau club se formant discrètement. Il faisait une déclaration à l'ombre de chaque puissance établie de la région : son Église pas encore bâtie serait encore debout après que chacun de ces temples serait tombé dans la poussière où ils gisent maintenant.

Le roc

Il a coulé plus d'encre sur l'expression « sur cette pierre » que sur presque tous les autres groupes de trois mots du Nouveau Testament. Certaines traditions ont dit que le roc, c'est Pierre lui-même, et ont bâti des structures entières d'autorité ecclésiale sur cette lecture. D'autres font remarquer que le texte grec emploie ici deux mots proches mais distincts. Pierre est appelé Petros, une pierre, un fragment de roche qu'on pourrait ramasser. Le roc sur lequel Jésus bâtit est appelé petra, la roche-mère, une masse inébranlable. Le jeu de mots fonctionne en français encore plus visiblement que dans l'original : « Tu es Pierre — un caillou — et sur cette pierre — la montagne — je bâtirai. » Un petit caillou et une montagne ne sont pas la même chose, même quand ils partagent un nom. Ce qui n'est pas réellement en dispute, quelle que soit ta tradition, c'est ceci. La confession de Pierre — que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant — est le contenu du roc, que le roc soit Pierre comme premier à la confesser, ou la confession elle-même. L'Église n'est pas bâtie sur la personnalité de Pierre. Elle n'est pas bâtie sur sa fonction. Elle est bâtie sur ce qu'il a dit quand le Père le lui a révélé. « En vérité, ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » (Matthieu 16:17) Ce détail unique devrait déjà être en train de corriger quelque chose dans la manière dont l'Église moderne pense ses propres fondations. Le roc n'était pas une perspicacité humaine. Pierre n'a pas trouvé cela par l'étude, ni par des années de formation religieuse. Cela lui a été révélé. L'Église que Jésus bâtit est bâtie sur la révélation reçue, pas sur les références accumulées. Cela comptera énormément plus tard dans ce livre, quand nous arriverons à l'habitude moderne de bâtir des empires dénominationnels entiers sur la personnalité et le titre d'un seul leader principal plutôt que sur la confession révélée que Christ est Seigneur.

Je bâtirai

Relis le temps du verbe. Je bâtirai. Pas « j'ai bâti ». Pas « vous bâtirez pour moi ». Jésus prend la responsabilité personnelle, continue, à la première personne, de la construction de son Église. Ceci compte parce que cela signifie que l'Église, correctement comprise, n'est pas d'abord un projet humain que Dieu bénit de temps en temps. C'est un chantier de construction divin dans lequel les êtres humains sont le matériau, pas l'architecte. Paul se décrira plus tard comme « un sage architecte » posant un fondement (1 Corinthiens 3:10), mais même Paul travaille sous contrat. L'architecte, c'est Christ. Le bâtiment lui appartient. « Mon Église », dit-il. Pas « une église ». Pas « la religion en général ». La sienne. Chaque leader qui s'est un jour tenu au-dessus d'une assemblée en la traitant comme un royaume personnel a, à cet instant, discrètement retouché cette phrase. Ce bâtiment n'est pas le leur à fonder. Il a déjà été fondé, sur une colline près d'une grotte que les habitants croyaient ouvrir sur le séjour des morts, par un homme qui n'était pas encore mort pour lui.

Les portes du séjour des morts

L'expression que la plupart des gens retiennent de ce verset, c'est la deuxième moitié. « Les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » Observe l'image attentivement, parce qu'elle est habituellement mal lue. Des portes n'attaquent pas. Des portes ne sortent pas en marche pour assiéger une ville. Les portes sont des structures défensives. Elles existent pour garder quelque chose dedans ou quelque chose dehors. Si ce sont les portes du séjour des morts dont Jésus dit qu'elles ne prévaudront pas, alors l'image n'est pas le séjour des morts attaquant l'Église. L'image est l'Église avançant sur le territoire même du séjour des morts, et ses portes échouant à tenir face à l'assaut. Ce seul renversement change toute la posture que l'Église est censée tenir dans le monde. Nous avons souvent prêché ce verset comme une promesse de protection, comme si l'Église était une forteresse et le diable l'armée dehors essayant d'entrer. Lu simplement, il dit quelque chose de plus audacieux. L'Église est l'armée. Le séjour des morts est la forteresse. Et ses portes n'ont jamais été bâties assez solides pour empêcher le peuple de Christ d'entrer dans ce qu'il est venu reconquérir. Nous reviendrons à cette reconquête dans le dernier chapitre de ce livre, parce qu'elle se rattache directement à ce qu'Adam a perdu et à ce que le dernier Adam est allé récupérer. Pour l'instant, retiens ceci. Jésus n'a pas promis une Église qui survit. Il a promis une Église qui prend d'assaut.

Pourquoi la déclaration compte encore

Deux mille ans plus tard, cette phrase n'a pas expiré. Chaque dénomination qui la lit aujourd'hui, chaque assemblée qui se réunit sous quelque nom qu'elle ait choisi, se tient encore sous la même déclaration unique. Jésus n'a pas dit : « Je bâtirai mes églises », au pluriel, une pour chaque tribu et chaque langue et chaque goût. Il a dit : « mon Église ». Au singulier. Un seul chantier, avec beaucoup d'ouvriers sur beaucoup de parties différentes du site, et un seul Architecte. C'est la tension à l'intérieur de laquelle tout ce livre entend se tenir honnêtement. Pas en prétendant que la différence dénominationnelle n'existe pas. Elle existe, de toute évidence, et une partie d'elle est la spécialisation saine d'un seul corps aux nombreux membres faisant des travaux différents (nous y reviendrons dans la troisième partie). Mais sous chaque branche de cette différence, la déclaration était au singulier. Une seule Église. Un seul bâtisseur. Un seul fondement, posé à Césarée de Philippe devant les temples de tous les dieux qui se sont depuis effondrés en ruines touristiques, tandis que ce que Jésus a dit qu'il bâtirait est encore, maintenant même, quelque part sur cette terre, rassemblé pour l'adorer. Avant de pouvoir comprendre ce qu'il a bâti, nous devons comprendre le mot qu'il a employé pour cela. Ce mot s'est caché en pleine lumière dans nos Bibles pendant des siècles, traduit si confortablement que nous avons cessé de remarquer qu'il a été autre chose que le mot « église ». Ça n'a pas toujours été ce mot. Il portait un sens très précis, très politique, très délibéré dans le monde où Jésus et ses apôtres vivaient réellement. C'est là que nous allons maintenant.

CHAPITRE DEUX



EKKLESIA

Et si le mot que Jésus a employé n'avait rien à voir avec un bâtiment, et tout à voir avec le pouvoir ? Ouvre presque n'importe quelle Bible française et tu trouveras le mot « Église » bien plus d'une centaine de fois. Il apparaît si souvent, si tôt, et si confortablement que la plupart des lecteurs supposent qu'il a toujours signifié ce qu'il signifie pour nous maintenant. Un bâtiment avec un clocher, ou un rassemblement le dimanche, ou une dénomination avec un nom sur une pancarte dehors. Jésus n'a rien dit de tout cela. Il a dit ekklesia. Le mot français « église » nous vient presque certainement, à travers le latin, du mot grec kuriakon, qui signifie « appartenant au Seigneur » — un mot employé pour un bâtiment mis à part pour le culte. Ce mot n'est pas dans Matthieu 16:18. Le mot que Jésus a réellement employé était ekklesia, et il ne signifiait pas un bâtiment. Il ne signifiait même pas d'abord un rassemblement religieux. Se tromper sur ce mot n'est pas une petite querelle de traduction. Cela a façonné — et en bien des endroits déformé — ce que l'Église a cru être appelée à exister.

Appelés dehors

Démonte le mot et il te dit clairement ce qu'il est. Ekklesia vient de deux mots grecs plus petits : ek, qui signifie « hors de », et kaleo, qui signifie « appeler ». Mets-les ensemble et tu obtiens « les appelés-dehors », ou plus littéralement, « ceux qui sont convoqués au-dehors ». Appelés hors de quoi, et convoqués pour quel but ? C'est la question à laquelle le reste de ce chapitre répond, et la réponse est plus politique que ce qu'on a jamais dit à la plupart des fidèles.

Un mot emprunté à la place publique

Bien avant que Jésus ne le prononce, *ekklesia* était déjà un mot bien connu du monde de langue grecque, et il n'avait rien à voir avec la religion. Dans les cités du monde grec puis romain, l'*ekklesia* était l'assemblée formelle des citoyens, convoquée par la trompette d'un héraut, rassemblée pour délibérer des affaires de la cité et voter des décisions contraignantes. Tout le monde dans la cité n'en faisait pas partie. Seuls les citoyens, seuls ceux qui avaient un statut légal, étaient appelés hors de la population générale pour siéger dans cette assemblée et exercer une autorité réelle sur ce qui arriverait ensuite dans leur cité. Ce n'était pas un club privé ni un public passif. L'*ekklesia* grecque avait le pouvoir de déclarer la guerre, de voter des lois, de juger des citoyens pour des crimes, d'exiler les auteurs de troubles et de nommer des dirigeants. C'était, au sens le plus simple, un corps gouvernant. Quand le héraut sonnait l'appel, les citoyens ordinaires cessaient d'être des spectateurs du destin de leur cité et devenaient, le temps de cette assemblée, les gens qui en décidaient. L'Écriture elle-même conserve ce sens séculier exact, dans un passage que la plupart des lecteurs dépassent sans remarquer quel mot s'y trouve. En Actes 19, une émeute éclate à Éphèse à cause de la prédication de Paul, et le secrétaire de la ville finit par calmer la foule avec ces mots : « Et si vous avez quelque autre chose à demander, cela se décidera dans une assemblée légale. » (Actes 19:39) Le mot grec traduit par « assemblée » ici est *ekklesia*. Le même mot exactement. Luc l'emploie trois fois dans ce seul chapitre pour la turbulente assemblée civique du théâtre d'Éphèse (Actes 19:32, 39, 41) — le mot grec ordinaire pour l'assemblée gouvernante d'une cité — dans le même livre de la Bible qui l'emploie aussi pour l'Église de Jésus-Christ. Ce n'est pas un accident, et ce n'est pas une coïncidence de vocabulaire. C'est un indice que Luc laisse en pleine vue. Quand Jésus et ses apôtres ont pris le mot *ekklesia* et l'ont donné à l'Église, ils allaient chercher le langage de l'autorité civique pour l'appliquer à un corps spirituel. L'Église n'a jamais été destinée à être un public passif rassemblé pour observer une performance re-

ligieuse. Elle a été appelée dehors pour gouverner, pour délibérer, pour exercer une autorité réelle, contraignante et déléguée sur ce qui arrive dans le territoire où elle a été envoyée.

Un mot enraciné en Israël

Il y a une deuxième rivière qui alimente ce mot, et elle coule encore plus profond que la vie civique grecque. Environ deux siècles avant Christ, des savants juifs ont traduit les Écritures hébraïques en grec dans la version que nous appelons maintenant la Septante. Quand ils sont arrivés au mot hébreu qahal, qui désigne l'assemblée ou la congrégation d'Israël rassemblée devant le Seigneur, ils l'ont rendu en grec de façon constante par le mot ekklesia. Qahal est le mot employé pour Israël rassemblé au pied du mont Sinaï pour recevoir la Loi (Deutéronome 9:10 l'appelle « le jour de l'assemblée »). C'est le mot pour toute la communauté de l'alliance convoquée devant Dieu, distincte des nations environnantes, appelée hors d'Égypte précisément pour lui appartenir. « Vous serez pour moi un royaume de sacrificateurs et une nation sainte » (Exode 19:6), prononcé à l'adresse de ce même qahal, cette même ekklesia, rassemblée à cette montagne. Donc quand Jésus a dit ekklesia, deux rivières ont convergé en un seul mot. De la cité grecque, il a pris le sens d'un corps convoqué avec une autorité réelle, délibérative et gouvernante. Des Écritures hébraïques, il a pris le sens d'un peuple de l'alliance appelé hors de toutes les nations environnantes pour appartenir exclusivement à Dieu. Aucune des deux rivières n'avait quoi que ce soit à voir avec un bâtiment. Toutes deux avaient tout à voir avec un peuple mis à part, convoqué, et recevant le statut d'agir.

Ce que les apôtres ont compris

Les apôtres ont hérité ce mot avec tout son poids intact, et leurs écrits le montrent. Paul emploie *ekklesia* plus de soixante fois dans ses lettres, et jamais une seule fois pour signifier un bâtiment. Aux croyants de Corinthe il écrit « à l'Église de Dieu qui est à Corinthe » (1 Corinthiens 1:2), nommant un peuple, pas une propriété. Aux Éphésiens il va plus loin encore, décrivant l'Église comme le corps même de Christ : « qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Éphésiens 1:22-23). Un corps n'est pas un lieu qu'on visite. Un corps est un organisme vivant auquel tu appartiens, ta propre vie liée à sa vie. Pierre, écrivant à des croyants dispersés à travers l'Asie Mineure, reprend exactement le langage de l'alliance d'Exode 19 et l'applique directement à l'Église du Nouveau Testament : « Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis » (1 Pierre 2:9). C'est le langage du *qahal* du Sinaï, transféré sans embarras sur des croyants païens qui n'avaient jamais été à cette montagne. L'assemblée appelée-dehors d'Israël et l'assemblée appelée-dehors de l'Église sont, dans l'esprit de Pierre, le même mouvement de Dieu continuant à travers une nouvelle alliance. Jacques, écrivant à des croyants juifs dispersés par la persécution, adresse sa lettre « aux douze tribus qui sont dans la dispersion » (Jacques 1:1), employant délibérément le langage de l'assemblée d'Israël pour une communauté qu'il comprenait comme sa continuation et son accomplissement, pas son remplacement. Et Jean, écrivant depuis l'exil de Patmos, s'adresse à sept assemblées locales bien réelles par leur nom — Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée (Apocalypse 2 et 3) — chacune louée ou corrigée selon son propre dossier, et pourtant chacune appelée *ekklesia*, chacune comprise comme une expression locale de l'unique Église que Christ bâtit à travers chaque ville qu'elles occupent.

Pourquoi cette redécouverte compte

Si ekklesia est un corps convoqué avec une autorité réelle, appelé hors du monde et lié ensemble par une alliance, alors plusieurs habitudes courantes dans l'Église moderne ont besoin d'être réexaminées honnêtement. Un bâtiment n'est pas l'Église. Tu peux abattre chaque structure physique où une assemblée se réunit, et l'ekklesia demeure pleinement intacte, parce qu'elle n'a jamais été le bâtiment. Elle est le peuple, appelé dehors, debout avec autorité. La présence n'est pas la même chose que l'appartenance. Une personne peut s'asseoir à un culte chaque semaine comme un spectateur s'assoit dans un stade — regardant, impassible, non impliquée dans aucune décision réelle ni aucun coût réel — et ne jamais fonctionner comme ekklesia au sens que le mot porte réellement. L'assemblée appelée-dehors fut convoquée pour délibérer et pour agir, pas simplement pour observer. Et l'autorité n'a jamais été destinée à reposer sur une seule fonction, un seul titre, ou le leadership d'un seul bâtiment. L'ekklesia grecque fonctionnait comme un corps exerçant une autorité partagée et déléguée selon un processus reconnu. Cela comptera énormément pour un chapitre ultérieur de ce livre, quand nous examinerons ce qui est arrivé à cette autorité partagée et déléguée sous le modèle moderne de gouvernement d'église en « filiale-et-centre », où un seul fondateur ou une seule figure principale a, dans beaucoup de structures, absorbé en lui-même l'autorité délibérative que le mot ekklesia décrivait à l'origine comme appartenant au corps entier des appelés, sous Christ.

La famille appelée-dehors

Voici où la redécouverte du mot faite par ce chapitre rejoint la thèse de celui qui suit. Si l'Église est ekklesia — appelée hors du monde, liée par une alliance comme Israël fut lié au Sinaï — alors la question de ce qui la tient réellement ensemble devient urgente. Une assemblée civique de l'ancienne Athènes était tenue ensemble par la citoyenneté, un statut légal que tu avais ou n'avais pas. Le qahal d'Israël était tenu ensemble par l'alliance scellée dans le sang à cette même montagne (Exode 24:8, « le sang de l'alliance »). L'ekklesia de l'Église, appelée-dehors selon le même schéma, est tenue ensemble par une alliance scellée de la même manière, dans le sang, à une montagne bien plus grande, par un Médiateur bien plus grand. Ce n'est pas une métaphore empruntée pour l'effet. C'est le mécanisme réel par lequel le peuple appelé-dehors est devenu un seul peuple. Et c'est le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE TROIS



LA FAMILLE ACHETÉE PAR LE SANG

Qu'est-ce qui lie une famille ensemble quand les membres ne partagent ni culture, ni langue, ni souvent même le même siècle ? Les familles sont habituellement bâties sur des choses que tu ne choisis pas. Tu ne choisis pas tes parents, ta lignée, ni le hasard du foyer dans lequel tu es né. C'est ce qui rend la famille différente de l'amitié. Un ami se choisit. Un membre de la famille l'est simplement, que cela te plaise ou non, parce que le même sang coule en vous deux. L'Église s'appelle elle-même une famille. Frères et sœurs. Fils et filles. Maisonnée de Dieu. Et la plupart du temps, nous prononçons ces mots comme nous disons « équipe » ou « communauté » — une chaude figure de style pour des gens qui s'apprécient et se rassemblent le même jour. Ce chapitre va soutenir que le langage de la famille n'est pas du tout une figure de style. C'est une description légale, et le sang qui la sous-tend n'est pas métaphorique.

Achetée, pas assemblée

Paul dit quelque chose aux anciens de l'église d'Éphèse qui devrait arrêter chaque lecteur qui a un jour pensé l'appartenance à une église comme une affaire de préférence.

« Prenez garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par son propre sang. »

(Actes 20:28)

Lis cette dernière clause lentement. L'Église de Dieu, acquise par son propre sang. Pas rassemblée. Pas recrutée.

Pas persuadée par une bonne prédication ou une bonne musique. Acquisée. Le mot grec derrière, peripoieomai, porte le sens d'acquérir quelque chose pour soi à prix coûtant, comme tu acquiers une propriété en payant son plein prix. L'Église ne s'est pas formée comme un club se forme — des gens découvrant qu'ils aiment les mêmes choses et décidant de se réunir. Elle a été achetée, comme on achète quelque chose qu'on a l'intention de garder pour toujours et de défendre absolument.

C'est pourquoi le langage de la famille n'est pas décoratif. Les familles, dans le monde antique où Paul, Pierre et Jean écrivaient, n'étaient pas non plus des unités sentimentales. Une maisonnée était une réalité légale et économique, avec de vraies obligations de loyauté, d'héritage et de protection courant entre ses membres, qu'ils s'entendent personnellement ou non. Quand le Nouveau Testament appelle les croyants une famille, il vise exactement ce poids de signification. Pas un groupe de soutien que tu peux quitter quand la culture cesse de te convenir. Une

maisonnée dans laquelle tu as été acheté, avec des obligations qui ne s'évaporent pas parce que tu trouves un autre membre de la famille difficile.

Le sang comme mécanisme de l'alliance

L'Écriture n'a jamais traité le sang comme un symbole choisi pour l'effet dramatique. Le sang est, de la Genèse à l'Apocalypse, le mécanisme réel par lequel les alliances contraignantes étaient scellées.

*« Et sans effusion de sang il n'y a pas de rémission. »
(Hébreux 9:22)*

Au Sinaï, quand Dieu a lié Israël à lui-même dans l'alliance, Moïse ne leur a pas lu des conditions en demandant un vote à main levée. Il a pris le sang des animaux sacrifiés, en a aspergé la moitié sur l'autel et la moitié sur le peuple, et a dit : « Voici le sang de l'alliance que l'Éternel a faite avec vous. » (Exode 24:8) L'alliance n'a pas été scellée par un accord. Elle a été scellée par du sang, appliqué aux deux parties, les liant ensemble d'une manière qu'un accord ordinaire n'aurait jamais pu faire. C'est le schéma dans lequel Jésus est entré, la nuit avant sa mort, quand il a pris la coupe et dit : « Car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. » (Matthieu 26:28) Il n'inventait pas une nouvelle imagerie. Il annonçait que le sang de l'alliance du Sinaï avait été l'ombre de ce qu'il s'appropriait à fournir réellement. Son propre sang, une fois pour toutes, scellant une alliance nouvelle et définitive, avec une maisonnée entièrement nouvelle liée en elle. Pierre rend le point explicite pour des croyants d'origine

païenne qui n'avaient aucune histoire au Sinaï : « Vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vous teniez de vos pères, non par des choses périssables, par de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. » (1 Pierre 1:18-19) Rachetés. Rachetés hors d'une ancienne propriété, vers une nouvelle, par un prix payé en sang plutôt qu'en monnaie.

Un seul sang, toutes les nations

Voici où le langage de la famille cesse d'être sentimental et devient presque insupportablement littéral. Jean, recevant une vision du culte du ciel même, rapporte le chant chanté autour du trône, adressé à l'Agneau qui a été immolé.

*« Tu es digne... car tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation. »
(Apocalypse 5:9)*

Toute tribu. Toute langue. Tout peuple. Toute nation. Un seul sang, enjambant chaque ligne ethnique, linguistique et nationale que les êtres humains ont jamais tracée entre eux. Nous consacrerons un chapitre entier plus loin dans ce livre aux divisions humaines précises que ce sang dissout — Juif et païen, esclave et libre, et chaque ligne tracée depuis. Pour l'instant, remarque simplement l'échelle de l'affirmation. Ce n'est pas une famille liée par une culture partagée, une nation partagée ou un siècle partagé. C'est une famille liée par un seul achat, fait une fois, couvrant chaque personne qui a jamais appartenu véritablement à

*l'Agneau qui l'a fait, quoi que ce soit d'autre qui les divise.
C'est un lien familial plus fort que tout ce que le monde
naturel produit. Une famille biologique partage la
génétique mais peut encore être déchirée par la distance, le
désaccord et le temps. Cette famille-ci partage quelque
chose qu'aucun désaccord ne peut toucher, parce que le lien
n'a jamais été entre les mains des membres. Il a été acheté
par-dessus leurs têtes, avant que la plupart d'entre eux
soient nés, par quelqu'un qui ne demande pas leur
permission pour les garder.*

Adoptés, pas simplement admis

Le Nouveau Testament va un pas plus loin que le langage de l'adhésion. Il emploie le langage de l'adoption.

*« Nous ayant prédestinés à être ses enfants d'adoption par
Jésus-Christ. »
(Éphésiens 1:5)*

*« Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont
fils de Dieu... vous avez reçu un Esprit d'adoption, par
lequel nous crions : Abba ! Père ! »
(Romains 8:14-15)*

*L'adoption, dans le monde romain où Paul écrivait, n'était
pas l'arrangement discret et informel qu'elle peut parfois
être aujourd'hui. Une adoption romaine était un acte
formel, légal et public qui transférait une personne, de
façon permanente et irrévocable, hors de son ancienne
famille, annulait ses anciennes dettes, et la plaçait comme
héritier à part entière dans une nouvelle famille avec*

chaque droit qu'un enfant naturel possédait. Elle ne pouvait pas être défaite par un changement d'avis ultérieur du père adoptif. Elle était définitive, à l'instant où elle était accomplie.

C'est la catégorie légale que Paul va chercher pour décrire ce qui arrive à un croyant. Pas l'adhésion à un club dont tu peux démissionner quand les réunions deviennent gênantes. L'adoption dans une maisonnée de laquelle tu ne peux pas être discrètement retiré, parce que la transaction n'a jamais été entre tes mains ni entre celles d'un autre membre pour être inversée. Chaque fils et chaque fille véritablement adoptés portent le même statut devant le Père, achetés et scellés de la même manière, quelle que soit la branche de la maisonnée dans laquelle ils ont depuis été placés.

Ce que cela signifie pour la loyauté dénominationnelle

Si l'argument de ce chapitre tient — et j'ai l'intention de passer le reste de ce livre à prouver qu'il tient — alors une grande partie de ce qui passe actuellement pour de la conviction à l'intérieur de la loyauté dénominationnelle est, honnêtement examinée, mal placée. Il est juste de tenir des convictions théologiques. Il est juste d'appartenir à une tradition qui a façonné ta compréhension de l'Écriture, ton adoration, ton discipolat. Ce livre ne plaide pas pour une uniformité fade à travers le Corps de Christ, et nous dirons clairement dans un chapitre ultérieur pourquoi des expressions différentes de l'unique Église peuvent être une force plutôt qu'une faiblesse. Mais la conviction au sujet d'une tradition et le mépris pour une autre branche de la même famille achetée ne sont pas la même posture, et trop souvent nous avons laissé la première tourner à la seconde. Avant de rejeter un frère ou une sœur dont l'expression de la foi te semble étrangère, ce chapitre te demande de tenir une question devant tout autre jugement que tu es tenté de porter. Ont-ils été achetés par le même sang ? Si la réponse est oui — et pour tout croyant qui a véritablement placé sa foi en Jésus-Christ, la réponse est oui — alors la ligne que tu es tenté de tracer entre « la vraie Église » et « pas vraiment l'Église » doit être tracée avec beaucoup plus de soin qu'elle ne l'est habituellement. Parce que tu n'es pas en train de tracer une ligne entre toi et un étranger. Tu es en train de tracer une ligne à l'intérieur d'une famille, entre deux personnes qui ont été achetées au même prix exact, par la même Personne exacte, le même après-midi exact, aux portes de Jérusalem.

L'argument qui vient

Ce chapitre a posé l'affirmation. Les chapitres qui viennent vont la prouver sous chaque angle que l'Écriture offre. Nous regarderons de près ce que Jésus lui-même a dit de la croix qui a acheté cette famille, puis ce que chacun de ses apôtres a individuellement compris que la croix avait accompli. Nous regarderons les divisions humaines précises que le sang dissout, et le prix qui a réellement été payé pour les dissoudre. Nous regarderons ce qui a été rendu à cette famille — ce qu'une famille bien plus ancienne avait perdu dans un jardin — et ce qu'il en coûtera à l'Église moderne pour marcher réellement dans cet héritage plutôt que de simplement le chanter. Mais le fondement est maintenant posé, dans l'ordre même que la préface avait promis. La déclaration. Le mot qu'il a employé pour ce qu'il déclarait. Et la revendication que son propre sang exerce sur chaque personne qu'il a achetée. Ce qui essaie de briser cette famille ne sera jamais aussi fort que ce qui l'unit. La prochaine partie de ce livre va à l'endroit où cette union fut achetée.

DEUXIÈME PARTIE

LA CROIX

CHAPITRE QUATRE



CE QUE JÉSUS LUI-MÊME A DIT DE LA CROIX

Que signifiait la croix avant qu'elle n'arrive, dans les mots de la seule personne qui l'a choisie ? Une croix, aujourd'hui, pend à des colliers, trône au sommet de bâtiments, se tatoue sur des avant-bras et s'imprime sur la couverture des recueils de chants. Elle est devenue le symbole le plus reconnaissable de la terre, et la familiarité lui a fait ce que la familiarité fait à tout. Elle l'a adoucie. Nous avons usé son scandale à force de le porter. Jésus n'a jamais eu ce luxe. Avant que cela ne lui arrive, il a dû décrire ce que cela allait signifier, à des gens qui n'avaient jamais vu une croix que comme un instrument de torture publique réservé aux pires criminels de l'empire et à ses rebelles conquis. Ce chapitre reste avec ce qu'il a réellement dit à ce sujet, dans ses propres mots, avant l'événement, et pose une question directe à la fin. La croix de l'Église moderne ressemble-t-elle à celle qu'il a décrite ?

Annoncée, pas une embuscade

La première chose que Jésus a dite de sa croix, c'est qu'elle venait — et il l'a dit à répétition, clairement, et à l'avance.

« Dès lors Jésus commença à déclarer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de choses... et qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. »

(Matthieu 16:21)

Il l'a dit une deuxième fois, peu après. « Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes ; ils le mettront à mort, et le troisième jour il ressuscitera. » (Matthieu 17:22-23) Et une troisième fois, avec plus de détails qu'avant, nommant les moqueries, le fouet et la manière de mourir précisément. « Le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes ; et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux païens pour se moquer de lui, le fouetter, et le crucifier. » (Matthieu 20:18-19)

Trois annonces distinctes, de plus en plus précises à chaque fois, adressées à des hommes qui ne voulaient pas l'entendre et qui tentèrent à répétition de l'en dissuader. Pierre, à la première occasion, le prit à part et le reprit pour l'avoir dit (Matthieu 16:22). Jésus n'a pas adouci l'annonce suivante en réponse. Il l'a répétée, en ajoutant des détails.

Cela compte pour une raison simple. Quoi qu'il ait été la croix, ce n'était pas un accident qui a rattrapé un homme bon. Ce n'était pas un plan qui s'est effondré. C'était un événement que Jésus a décrit à l'avance avec une précision croissante, à des disciples qui résistaient à l'entendre, jusqu'à la semaine même où c'est arrivé.

L'autorité sur sa propre mort

La déclaration la plus claire que Jésus ait jamais faite sur la nature de sa propre mort retire toute possibilité que ce soit quelque chose qui lui aurait été fait contre sa volonté.

« C'est pourquoi le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. »

(Jean 10:17-18)

Lis les verbes attentivement. Donner. Reprendre. Les deux sont des choses qu'il fait, pas des choses qui lui sont faites. Et remarque le mot précis que Jésus emploie pour sa propre capacité à faire cela. Pouvoir. Le même mot grec, exousia, employé ailleurs dans les évangiles pour l'autorité légale déléguée — l'autorité d'un magistrat — l'autorité que Jésus lui-même revendique en Matthieu 28:18 quand il dit : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. » Sa mort n'était pas une tragédie qui a rattrapé quelqu'un d'impuissant. C'était un acte accompli par quelqu'un qui détenait — et exerçait — la pleine autorité légale sur le fait qu'elle arrive ou non.

Ce détail devient important plus loin dans ce livre, quand nous demanderons quelle autorité a réellement été transigée à la croix, et à qui elle a été rendue. Pour l'instant, remarque simplement que la croix que Jésus a décrite n'a jamais été une défaite qui lui aurait été infligée. C'était une autorité qu'il a exercée.

Une rançon, pas un sentiment

Jésus a donné à ses disciples une expression de plus pour décrire ce que sa mort accomplirait, et elle est tirée du langage du marché plutôt que du langage du sentiment.

« Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme une rançon pour beaucoup. »

(Matthieu 20:28)

Une rançon est une transaction précise. C'est le prix payé pour libérer un captif, un prisonnier ou un esclave du pouvoir qui le détient. Jésus n'a pas décrit sa mort comme un exemple d'amour dans l'abstrait — même si elle l'était certainement. Il l'a décrite comme un prix, payé pour libérer des gens détenus sous un pouvoir dont ils ne pouvaient pas se libérer eux-mêmes. Nous reviendrons sur l'identité de ce pouvoir, et sur ce qui a été exactement reconquis par le paiement, dans les derniers chapitres de ce livre. Retiens le mot pour l'instant. Rançon. Pas sentiment. Prix.

Élevé pour attirer tous les hommes

Voici la déclaration qui devrait trôner au centre même de tout chapitre honnête sur ce que Jésus a dit de sa propre croix — et il est étonnant de voir à quel point elle est rarement prêchée avec le poids qu'elle mérite.

« Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. »

(Jean 12:32)

Jean précise immédiatement que Jésus a dit cela «

indiquant de quelle mort il devait mourir » (Jean 12:33). Ce n'est pas une déclaration générale sur l'attraction ou la popularité. C'est une déclaration précise sur ce que la crucifixion elle-même accomplirait. Élevé. Attirant tous les hommes.

Remarque le mot que Jésus n'emploie pas. Il ne dit pas qu'il attirera certains hommes — les théologiquement prudents, ou ceux qui partagent un style d'adoration, ou ceux qui descendent d'Abraham, ou ceux nés du bon côté d'une ligne dénominationnelle tracée des siècles après sa mort. Il dit tous les hommes. La croix, selon son propre dessein déclaré, est un mécanisme d'attraction visant la race humaine entière, sans exception de tribu, de langue ou de tradition. C'est le verset vers lequel tout ce livre construit depuis la préface. L'unité de la famille achetée par le sang, défendue au chapitre trois, n'est pas simplement un heureux effet secondaire de la croix. Selon les propres paroles de Jésus, c'est le dessein déclaré du fait d'être élevé en premier lieu. Il n'est pas mort et n'a pas créé l'unité en réflexion après coup. Il a annoncé, avant que cela n'arrive, que son élévation attirerait tous les hommes à lui-même — et, par conséquence nécessaire, les uns vers les autres en lui. Compare ce dessein annoncé, honnêtement, à ce que la croix est souvent devenue en pratique. Une transaction privée entre une âme individuelle et Dieu, utile pour le salut personnel mais rarement prêchée comme le mécanisme réel qui rassemble des croyants qui se ressemblent, sonnent et adorent différemment les uns des autres. Un insigne cousu sur l'identité d'une dénomination

plutôt que le point d'attraction universel que Jésus a dit qu'elle serait pour toutes les tribus à la fois. Une décoration sur un bâtiment plutôt que le centre de gravité tenant ensemble une famille divisée. Jésus a dit que la croix élevée attire tous les hommes. L'Église a trop souvent agi comme si elle n'attirait que ceux qui nous ressemblent déjà.

Instituée comme un repas à partager

La nuit avant que cela n'arrive, Jésus a donné à ses disciples une dernière manière de tenir ce que la croix signifierait, et il l'a donnée comme un repas partagé plutôt qu'une pensée privée.

« Ceci est mon corps, qui est donné pour vous : faites cela en souvenir de moi... Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous. »

(Luc 22:19-20)

Il ne leur a pas demandé de se souvenir de sa mort en privé, chaque disciple seul avec ses propres réflexions. Il a institué une table partagée. Un seul pain, rompu et distribué entre plusieurs. Une seule coupe, versée et partagée entre plusieurs. Paul en tirera plus tard la logique explicitement : « Quoique nous soyons plusieurs, nous sommes un seul pain, un seul corps ; car nous participons tous au même pain. » (1 Corinthiens 10:17) Le repas que Jésus a institué pour se souvenir de sa croix est, par sa structure même, un repas qui ne peut pas être pris seul. Il exige un corps à qui le distribuer, et la distribution elle-même proclame l'unité du corps.

Ce qu'il a dit, comparé à ce que nous en avons fait

Rassemble ce que Jésus lui-même a dit de sa croix, dans ses propres mots, avant qu'elle n'arrive, et une image claire émerge. Elle fut annoncée à l'avance, pas accidentelle. Elle fut accomplie sous sa propre autorité, pas infligée contre sa volonté. Elle fut une rançon, un prix payé pour libérer des captifs d'un pouvoir qui les détenait. Elle fut, selon son propre dessein déclaré, une attraction de tous les hommes vers lui, sans exception. Et elle fut instituée comme un repas partagé — structurellement incapable d'être un souvenir privé et individuel. Mets cela en regard de la manière dont de grandes sections de l'Église moderne traitent réellement la croix. Prêchée, dans beaucoup de chaires, presque entièrement comme une transaction privée pour le pardon personnel — vraie et précieuse pour autant qu'elle aille, mais s'arrêtant avant son propre dessein déclaré d'attirer tous les hommes dans une seule famille. Portée comme un bijou vidé de son prix de rançon. Affichée sur des bâtiments qui ont, en pratique, éloigné les croyants d'autres bâtiments plutôt que de les en rapprocher. Commémorée, dans certaines traditions, si rarement ou si individuellement que la table partagée que Jésus a instituée est devenue plus proche d'un moment privé que d'un repas de famille. Le chapitre suivant passe de ce que Jésus a dit à ce que ses apôtres ont écrit après avoir eu le temps — des décennies — de déployer toutes les implications de ce qu'ils l'avaient vu dire et faire. Leurs écrits ne contrediront pas un seul mot de ce chapitre. Ils l'approfondiront, couche après couche, jusqu'à ce que l'attraction de tous les hommes que Jésus a annoncée devienne la théologie explicite de Paul, Pierre, Jean et de l'auteur de l'épître aux Hébreux.

CHAPITRE CINQ



CE QUE LES APÔTRES ONT ÉCRIT SUR LA CROIX

Quatre hommes très différents, écrivant à des décennies d'écart à des publics entièrement différents. Pourquoi atterrissent-ils tous sur la même croix ? Paul était un rabbin formé qui avait autrefois approuvé l'exécution de chrétiens. Pierre était un pêcheur sans instruction qui avait nié connaître seulement Jésus la nuit où cela comptait le plus. Jean était le disciple bien-aimé qui s'était penché sur la poitrine de Jésus à la Cène et a vécu jusqu'à un âge avancé. L'auteur de l'épître aux Hébreux est anonyme pour nous, s'adressant à des croyants juifs tentés d'abandonner leur nouvelle foi pour retourner à l'ancien système sacrificiel. Quatre hommes différents, quatre tempéraments différents, quatre publics différents, écrivant sur une étendue de décennies. Et quand chacun d'eux se tourne vers l'explication de la croix, ils convergent — indépendamment — sur les mêmes affirmations. Pas un langage identique. La même architecture sous-jacente. Cette convergence est elle-même une sorte de preuve, et ce chapitre va parcourir chaque voix à tour de rôle avant de montrer ce qu'ils ont tous, sans collaboration, fini par dire ensemble.

Paul : la croix qui tue l'inimitié

Les lettres de Paul contiennent plus de théologie directe de la croix qu'aucun autre écrivain du Nouveau Testament, et il commence, de manière caractéristique, par admettre combien cela sonne étrange.

« Car le prêche de la croix est une folie pour ceux qui périssent ; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est la puissance de Dieu... scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs ; mais pour ceux qui sont appelés, tant pour les Juifs que pour les Grecs, Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. »

(1 Corinthiens 1:18, 23-24)

Remarque déjà, dans le tout premier traitement étendu de la croix par Paul, le couple qu'il va chercher. Juifs et Grecs.

Les deux catégories qui, dans le monde antique, définissaient la division humaine la plus profonde possible : l'initié religieux contre l'étranger religieux, le peuple de l'alliance contre les nations. Le premier mouvement de Paul consiste à dire que la croix est une offense pour les deux catégories selon leurs propres termes — et devient pourtant, pour ceux qui sont appelés hors des deux catégories, l'identique sagesse et puissance de Dieu. La croix ne se contente pas d'offenser les deux groupes également. Elle devient, pour ceux qui la reçoivent, la chose que les deux groupes tiennent maintenant en commun.

Il rend la fonction unificatrice explicite quelques années plus tard, écrivant aux Éphésiens spécifiquement sur Juif

et païen. « Car il est notre paix, lui qui a fait des deux un seul, et qui a abattu le mur mitoyen de séparation, ayant détruit dans sa chair l'inimitié... pour créer en lui-même, des deux, un seul homme nouveau, en faisant la paix ; et pour réconcilier les deux avec Dieu en un seul corps par la croix, ayant tué par cela l'inimitié. » (Éphésiens 2:14-16)

Relis cette dernière expression. Ayant tué l'inimitié. Pas gérée. Pas négocié une trêve avec elle. Tuée, à la croix — le même instrument qui a tué le propre corps de Jésus. Quelle qu'ait été l'hostilité existant entre Juif et païen, la division la plus profonde que le monde antique ait connue, Paul dit qu'elle fut exécutée au Calvaire en même temps que le Sauveur. Nous examinerons toute l'étendue des autres divisions que cela couvre dans le chapitre suivant. Pour

l'instant, remarque que la croix de Paul n'est jamais simplement personnelle. Elle est, dans son propre langage répété, le site où l'hostilité elle-même fut mise à mort.

Paul va plus loin encore, décrivant la croix comme une défaite infligée à des puissances spirituelles hostiles. « En effaçant le contrat des ordonnances qui était contre nous,

qui nous était contraire, et en l'ôtant du milieu, en le clouant à la croix ; ayant dépouillé les principautés et les pouvoirs, et les ayant publiquement exposés en spectacle, en triomphant d'eux par elle. » (Colossiens 2:14-15) La

croix, pour Paul, est simultanément l'annulation d'une dette légale et l'humiliation publique de toutes les puissances qui avaient tenu cette dette au-dessus de l'humanité. Quelle que soit l'autorité que ces puissances avaient exercée sur les hommes, Paul dit qu'elle leur fut

arrachée dans ce même acte.

Et Paul réduit tout son ministère à ce seul point de concentration. « Je n'ai résolu de ne savoir autre chose parmi vous sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (1 Corinthiens 2:2) Pas un programme varié avec la croix comme une unité parmi d'autres. Un seul sujet. Tout le reste dans la théologie de Paul — la justification, l'adoption, l'Esprit, la résurrection — est suspendu à ce point unique.

Pierre : la croix qui guérit par substitution

Pierre, écrivant à des croyants dispersés et souffrants, va chercher la croix non pas d'abord comme une abstraction théologique, mais comme le schéma qui donne du sens à la souffrance elle-même.

« Lui qui a porté nos péchés dans son propre corps sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions à la justice ; c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris. »

(1 Pierre 2:24)

Pierre puise directement dans le chant du serviteur d'Ésaïe 53, écrit quelque sept siècles plus tôt, et l'applique sans hésitation à la crucifixion dont il avait personnellement été témoin. « C'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris » est presque une citation directe d'Ésaïe 53:5 : « et par ses meurtrissures nous sommes guéris. » Pierre, qui a renié Jésus trois fois la nuit de son arrestation, appuie plus tard tout son appel pastoral aux croyants souffrants sur la souffrance substitutive de l'homme même qu'il avait abandonné. Il a porté ce qui était à nous, dans son propre corps, pour que nous puissions vivre ce qui était à lui.

*Pierre énonce la substitution encore plus crûment ailleurs.
« Car Christ aussi a souffert une fois pour les péchés, lui
juste pour les injustes, afin de nous conduire à Dieu. » (1
Pierre 3:18) Le juste pour les injustes. Remarque la
direction de l'échange : l'innocent absorbant ce qui
appartenait au coupable, pour que le coupable soit conduit
dans la présence du Dieu même dont sa culpabilité l'avait
exclu. C'est le même Grand Échange que ce livre a reconnu
dans sa préface comme déjà traité dans Leçons de la Mort
de Jésus. La contribution de Pierre ici est le cadre précis
qu'il ajoute : cet échange est le schéma que chaque croyant
souffrant est maintenant invité à imiter, pas seulement
celui dont il bénéficie. « Christ aussi a souffert pour vous,
vous laissant un exemple pour que vous suiviez ses traces.
» (1 Pierre 2:21)*

Jean : la croix qui purifie pour la communion

Jean, écrivant tard dans sa vie à des églises qu'il avait pastorées pendant des décennies, lie la croix directement à la réalité pratique et quotidienne de croyants qui vivent réellement les uns à côté des autres.

*« Mais si nous marchons dans la lumière, comme il est
lui-même dans la lumière, nous avons communion les uns
avec les autres, et le sang de Jésus-Christ son Fils nous
purifie de tout péché. »
(1 Jean 1:7)*

*Lis l'ordre de cette phrase avec soin. La communion les uns
avec les autres est placée dans le même souffle que la
purification par le sang — pas comme deux sujets séparés,*

mais comme une pensée continue. Jean ne dit pas que le sang te purifie individuellement et, séparément, qu'il t'arrive d'avoir la communion avec d'autres individus purifiés. Il dit que la communion et la purification sont liées ensemble : le même sang qui règle ton compte avec Dieu est la base sur laquelle tu peux réellement marcher aux côtés d'un autre pécheur purifié, sans qu'aucun de vous deux n'ait besoin de se cacher de l'autre.

Jean revient à la croix à l'ouverture de l'Apocalypse, dans une doxologie si condensée qu'il est facile de la lire en passant. « À celui qui nous a aimés et qui nous a lavés de nos péchés dans son propre sang, et qui nous a faits rois et sacrificateurs pour Dieu et son Père. » (Apocalypse 1:5-6) Lavés, et immédiatement après, faits quelque chose — rois et sacrificateurs, un corps avec un statut et une fonction, pas simplement des individus qui ont été privément pardonnés. Le lavement et la commission arrivent dans la même phrase, parce que pour Jean ils sont le même mouvement de grâce.

Hébreux : la croix qui ouvre le chemin pour entrer

L'auteur anonyme de l'épître aux Hébreux, s'adressant à des croyants juifs qui connaissaient intimement l'ancien système sacrificiel, bâtit tout son argument autour d'un seul contraste : le sang des animaux, offert à répétition et jamais définitivement, contre le sang de Christ, offert une fois et définitivement.

« Mais Christ étant venu comme souverain sacrificateur des biens à venir... il est entré une seule fois dans le lieu saint, non par le sang des boucs et des veaux, mais par son

propre sang, ayant obtenu une rédemption éternelle pour nous. »

(Hébreux 9:11-12)

Une seule fois. Pas répété annuellement comme le jour des expiations que ses lecteurs avaient grandi à observer. Une fois — et une rédemption éternelle obtenue ainsi. L'auteur en tire la conséquence pratique directement. « Ayant donc, frères, hardiesse pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par un chemin nouveau et vivant, qu'il a consacré pour nous, à travers le voile, c'est-à-dire sa chair.

» (Hébreux 10:19-20)

La hardiesse pour entrer. Pas l'accès terrifié, une fois par an, lourdement médiatisé de l'ancien souverain sacrificateur. Un chemin nouveau et vivant, ouvert maintenant, à chaque croyant à qui cette lettre s'adresse — Juifs et païens de même qui sont venus à la foi en Christ. L'auteur nomme le sang explicitement comme supérieur même à la première alliance de sang rapportée dans l'Écriture : le sang d'un frère assassiné. « Vers le sang de l'aspersion, qui parle de meilleures choses que celui d'Abel. » (Hébreux 12:24) Le sang d'Abel criait depuis la terre pour que justice soit faite contre son frère Caïn. Le sang de Christ prononce une meilleure parole — pas l'accusation mais l'accès, pas la justice réclamée mais l'accueil offert.

Quatre voix, une seule architecture

Mets ces quatre voix côte à côte et la convergence devient impossible à manquer. Paul dit que la croix a tué l'inimitié entre Juif et païen et a fait un seul homme nouveau de parties autrefois hostiles. Pierre dit que la croix fut une substitution — le juste portant ce qui appartenait aux injustes, ouvrant le chemin vers Dieu. Jean dit que le sang de la croix est inséparable de la communion des croyants entre eux, pas seulement de leur statut privé devant Dieu. L'épître aux Hébreux dit que le sang de la croix a ouvert un chemin nouveau et vivant dans la présence de Dieu, qu'aucun sacrifice précédent, si souvent répété fût-il, n'avait jamais pleinement ouvert. Quatre hommes. Des décennies différentes, des publics différents, des histoires personnelles différentes avec l'homme dont ils écrivaient. Pas un seul d'entre eux ne traite la croix comme une transaction privée conclue à l'instant où un individu croit. Chacun d'eux, indépendamment, la lie directement à ce qui arrive ensuite entre les croyants. Une inimitié tuée entre des groupes. Une souffrance endurée ensemble comme modèle. Une communion rendue possible par une purification partagée. Un accès ouvert pour toute une communauté d'alliance, pas pour une âme isolée. Ce ne sont pas quatre écrivains arrivant à la même conclusion en se copiant l'un l'autre. Paul n'avait probablement jamais lu une ligne de ce que Jean écrirait plus tard. Les lettres de Pierre circulaient avant que l'épître aux Hébreux ne soit probablement composée. Ce que nous avons ici, c'est quatre témoins indépendants du même événement, aboutissant — sous le même Esprit — à la même conclusion que Jésus lui-même avait déjà annoncée de ses propres paroles dans le chapitre précédent. Élevé, a-t-il dit, pour attirer tous les hommes à lui. Les apôtres n'ont pas adouci cette affirmation une fois qu'ils eurent des décennies pour y réfléchir. Ils l'ont affûtée, lui ont donné un langage juridique, d'alliance et sacerdotal, et nous l'ont transmise par écrit précisément pour qu'aucune génération ultérieure de l'Église ne puisse tranquillement la rétrécir à nouveau en une transaction privée. Le chapitre suivant prend leur témoignage combiné et l'applique aux divisions hu-

maines précises que Paul a nommées directement : Juif et païen, esclave et libre — et toute autre ligne tracée depuis.

CHAPITRESIX



LA CROIX QUI RELIE

Qu'arrive-t-il à un mur élevé pendant des siècles, quand celui qui l'a bâti meurt sur la chose même qui rendait ce mur nécessaire ? Paul a écrit une phrase qui énumère plus de divisions humaines en un seul verset que presque nulle part ailleurs dans l'Écriture — et il le fait comme un constat simple, pas comme un slogan.

« Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. »

(Galates 3:28)

Lis les catégories qu'il a choisies. Juif et Grec — la division religieuse et ethnique qui comptait plus que presque toute autre dans le monde méditerranéen antique. Esclave et libre — la division économique et juridique entre l'esclave et le citoyen, qui structurait presque chaque maison et chaque lieu de travail de l'époque. Homme et femme — la division inscrite dans la création elle-même. Paul ne dit pas que ces catégories cessent d'exister comme faits de la vie d'une personne. Un croyant juif restait juif. Un esclave restait, légalement, un esclave jusqu'à son

affranchissement. Paul dit quelque chose de plus précis. En Christ, aucune de ces catégories ne détermine plus ni le statut, ni la valeur, ni l'appartenance au sein de l'unique famille nouvelle. Tous un. Pas fusionnés dans l'uniformité.

Unis sous un seul Chef, d'une manière qu'aucune de ces catégories ne peut plus diviser.

Paul reprend et étend la liste quelques années plus tard, ajoutant une catégorie que ses premiers lecteurs auraient comprise immédiatement. « Il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous. » (Colossiens 3:11)

Barbare et Scythe étaient, pour un lecteur de langue grecque, proches de la limite extrême du mépris du monde civilisé — le Scythe en particulier dressé dans la littérature antique comme le portrait même de l'étranger incivilisé. Paul place même cette catégorie à l'intérieur de la même formule dissolvante. Christ est tout, et en tous.

Pas la plupart des groupes. Pas les respectables. Tous.

Un seul sang, toutes les nations des hommes

Bien avant que Paul n'écrive un mot du Nouveau Testament, l'Écriture avait déjà posé le fondement de cette affirmation — dans un verset prononcé par Paul lui-même, dans un discours public devant des philosophes païens à Athènes, qui n'avaient jamais ouvert une Écriture hébraïque de leur vie.

« Il a fait que tous les hommes, sortis d'un seul sang, habitassent sur toute la surface de la terre. »

(Actes 17:26)

Remarque ce à quoi Paul recourt ici. Pas un argument

théologique destiné à des croyants déjà à l'intérieur de la famille, mais un fait de la création destiné à des intellectuels grecs incroyants debout devant lui. Un seul sang. Toute nation d'hommes en descend. Quelles que soient les distinctions de nation, de culture — ou, dans des catégories qui allaient compter tant dans les siècles après ce sermon, la couleur de la peau d'une personne — les êtres humains partagent une origine commune antérieure à toute ligne tracée plus tard entre eux.

C'est le fondement naturel sur lequel la croix bâtit son affirmation surnaturelle. L'humanité était déjà un seul sang par la création, descendue d'une origine unique, avant que le péché ne fracture cette unité en hostilités tribales, en hiérarchies raciales et en mépris national qui ont marqué chaque siècle depuis. La croix ne fabrique pas une unité à partir de rien. Elle restaure — par un sang infiniment plus grand que le premier — l'unité qu'une origine commune avait déjà établie, et que des siècles d'orgueil avaient depuis ensevelie.

C'est pourquoi les divisions que ce chapitre doit nommer clairement incluent la division raciale — Blancs et Noirs et toute autre ligne tracée le long de la couleur de la peau — aux côtés des divisions antiques de Juif et païen, esclave et libre. L'Écriture ne traite pas le mépris racial comme une invention moderne étrangère à sa préoccupation. Elle traite toute division humaine, quel que soit le fondement qu'elle prétend avoir, comme une fracture au sein d'une famille qui était un seul sang avant d'être quoi que ce soit d'autre — et qui a depuis été rachetée dans une unité

infiniment plus profonde par un second sang, plus grand.

Le mur nommé et détruit

Paul donne l'image la plus claire de toute l'Écriture pour ce que la croix a fait au mur précis qui se dressait entre Juif et païen à son époque — un mur qui n'était pas seulement théologique mais architectural. Dans le temple de Jérusalem lui-même se dressait un véritable mur de séparation, le Soreg, au-delà duquel aucun païen ne pouvait passer sous peine de mort — une barrière de pierre portant des inscriptions qui avertissaient les intrus de la conséquence. Paul s'était presque certainement tenu aux côtés de ce mur-là de nombreuses fois avant sa conversion.

« Car il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, et qui a renversé le mur de séparation, l'inimitié, ayant anéanti par sa chair la loi des ordonnances dans ses prescriptions, afin de créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau, en établissant la paix. »

(Éphésiens 2:14-15)

Renversé. Anéanti. Fait des deux un seul homme nouveau. Paul ne parle pas dans l'abstrait. Il se représente presque certainement le mur de pierre littéral devant lequel il était passé d'innombrables fois — et il déclare que la croix a accompli, en réalité, ce que ce mur avait été bâti pour empêcher : Juif et païen debout ensemble comme membres également accueillis d'une seule maisonnée. Il complète l'image deux versets plus loin. « Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens du dehors ; mais vous êtes concitoyens des saints, membres de la maison de Dieu. »

(Éphésiens 2:19)

Plus étrangers, plus gens du dehors. Concitoyens maintenant. Membres de la maisonnée maintenant. Quel

*que soit le mur du mauvais côté duquel un païen s'était
autrefois tenu — gravé dans la pierre avec une menace de
mort pour qui le franchirait — la croix l'a rendu obsolète.*

Celui en qui habite toute la plénitude

Paul fait une déclaration de plus que la préface de ce livre a signalée comme centrale — et il vaut la peine de s'y arrêter directement, parce qu'elle explique l'autorité derrière tout le reste de ce chapitre.

*« Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la
divinité. Vous avez tout pleinement en lui, qui est le chef
de toute domination et de toute autorité. »*

(Colossiens 2:9-10)

*Ce n'est pas d'abord un verset sur l'unité entre croyants.
C'est un verset sur qui Christ est réellement — et c'est
précisément à cause de qui il est que sa croix porte
l'autorité de dissoudre chaque division humaine que ce
chapitre a nommée. La plénitude de la divinité, habitant
corporellement, ce n'est pas une divinité partielle ni une
autorité déléguée. Il est le chef de toute domination et de
toute autorité — de toute prétention rivale d'autorité
derrière laquelle la division humaine s'est jamais abritée,
que ce soit l'autorité de l'empire, de la caste, de la
hiérarchie tribale ou de la suprématie raciale. Une croix
accomplie par quelqu'un de moins que cela serait une mort
inspirante. Une croix accomplie par celui en qui toute la
plénitude de la divinité habite corporellement est un
événement juridique, avec autorité sur toute autre
prétention d'autorité sur la terre.*

Une étude de cas vivante, pas seulement une doctrine

L'Écriture ne laisse pas cette affirmation comme une théologie abstraite. Elle montre l'Église primitive la déployant en temps réel, à prix réel, contre des préjugés réels. Quand Pierre est envoyé dans la maison de Corneille — centurion romain, païen, membre de la puissance occupante même qui avait crucifié Jésus — Pierre arrive alors que ses propres catégories viennent tout juste d'être brisées par une vision. Sa conclusion, prononcée à voix haute dans cette maison païenne, pourrait servir de résumé à ce chapitre entier. « En vérité, je reconnais que Dieu ne fait point acception de personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable. » (Actes 10:34-35) Il ne fait point acception de personnes. Pas les personnes juives préférées aux personnes païennes. Pas une nation préférée à une autre nation. Pierre — qui avait grandi sous l'interdiction religieuse et culturelle la plus stricte qui fût d'entrer seulement dans la maison d'un païen — se tenait à l'intérieur de cette maison et le disait publiquement, au prix réel de sa propre réputation parmi les croyants juifs plus traditionnels, un prix sur lequel Paul devra plus tard revenir directement quand Pierre vacillera sous la pression à Antioche (Galates 2:11-14). L'unité que ce chapitre décrit n'a jamais été seulement crue. Elle a dû être vécue — maladroitement, à prix coûtant, par des gens dont les instincts avaient été façonnés toute une vie dans la direction opposée.

La vision de la fin

Le portrait final que l'Écriture donne de la famille rachetée, offert à Jean à Patmos, confirme que cette unité n'a jamais eu pour but de dissoudre la distinction dans l'uniformité, mais de rassembler la distinction dans l'adoration.

« Après cela, je regardai, et voici, il y avait une grande foule, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, et de toute langue. Ils se

tenaient devant le trône et devant l'agneau. »

(Apocalypse 7:9)

Nations, tribus, peuples, langues. Encore distinguables, encore reconnaissablement eux-mêmes, debout ensemble devant le même trône, adorant le même Agneau qui fut immolé pour les racheter « de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation » (Apocalypse 5:9). La vision que le ciel lui-même a de la famille achevée n'est pas un aplatissement de toute distinction en une uniformité grise. C'est toute distinction — rassemblée, et unie — dans l'adoration de celui qui les a toutes achetées au prix identique.

Ce que ce chapitre exige de nous maintenant

Si la croix a accompli tout cela — tué l'inimitié, renversé le mur, dissous les catégories antiques de Juif et de Grec, d'esclave et de libre, et restauré, par un second sang plus grand, l'unité d'un seul sang qu'une origine humaine commune avait déjà établie avant que le péché ne la fracture — alors une Église encore organisée autour du mépris racial, de la préférence tribale ou de la supériorité nationale ne fait pas que simplement mal se comporter. Elle nie, en pratique, ce qu'elle confesse en doctrine. Ce n'est pas un appel à effacer la distinction légitime — la culture, la langue, la tradition, les dons particuliers qu'une expression du Corps apporte et qu'une autre n'a pas. C'est un appel à cesser de traiter ces distinctions comme le fondement d'une hiérarchie que la croix a déjà abolie.

Le mur est abattu. La question à laquelle l'Église moderne doit encore répondre honnêtement, c'est pourquoi tant d'entre nous continuent de se comporter comme s'il était toujours debout.

Le chapitre suivant se tourne vers le prix qui a accompli tout cela — et demande ce qu'un prix payé intégralement restaure réellement à celui pour qui il a été payé, au-delà du simple pardon.

CHAPITRE SEPT



ACHETÉS À GRAND PRIX

Quand une dette est payée intégralement, le paiement annule-t-il seulement ce qui était dû, ou rend-il aussi ce qui avait été pris ? Paul dit quelque chose aux Corinthiens deux fois, presque mot pour mot — comme s'il voulait s'assurer que cela avait été entendu la première fois.

« Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez point à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés à un grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit, qui appartiennent à Dieu. »

(1 Corinthiens 6:19-20)

« Vous avez été rachetés à un grand prix ; ne devenez pas esclaves des hommes. »

(1 Corinthiens 7:23)

Rachetés à un grand prix. Ailleurs dans ce livre, le sang de Christ a été montré comme le lien qui unit la famille (chapitre trois) et comme le mécanisme qui a dissous toute division humaine (chapitre six). Ce chapitre pose une

question plus étroite et, je pense, trop rarement posée. Que fait un prix, réellement, au-delà de pardonner une dette ?

Un prix restaure, il ne pardonne pas seulement

Réfléchis concrètement à ce qui se passe quand une dette est payée intégralement. Imagine un homme qui a engagé sa maison pour un prêt qu'il ne peut pas rembourser, et la banque a engagé la procédure de saisie. Si un étranger entre et paie la dette intégralement à la place de l'homme, deux choses arrivent simultanément. La dette est annulée. Et la maison, que la banque avait commencé à réclamer, est rendue à la possession de l'homme. Un prix payé intégralement ne fait pas qu'effacer un chiffre dans un registre. Il inverse un transfert de possession que la dette avait mis en marche. C'est la catégorie que l'Écriture emploie pour la rédemption — et il vaut la peine de la prendre au sérieux comme une transaction réelle plutôt que comme une métaphore spirituelle vidée de sa force commerciale. La rédemption, dans le monde antique où Paul écrivait, décrivait l'acte précis de racheter un esclave hors de la servitude, ou de racheter une propriété qui avait été hypothéquée, pour la restaurer à son propriétaire originel. Paul n'attrape pas une image vague de sauvetage. Il attrape une catégorie juridique précise — et il l'applique à quelque chose de bien plus grand qu'une maison ou qu'un seul esclave.

La pratique derrière les mots de Paul

Les lecteurs de Paul à Corinthe auraient reconnu ce langage d'être « rachetés à un grand prix » dans une pratique bien documentée par des inscriptions qui nous sont parvenues de Delphes et d'autres centres religieux grecs de cette époque. Un esclave qui avait économisé assez d'argent le déposait au trésor d'un temple, et le temple — agissant pour le compte de l'esclave — achetait formellement l'esclave à son maître au nom du dieu local. L'inscription rapportant la transaction se lisait typiquement en ce sens : l'esclave avait été vendu au dieu, pour la liberté. Le prix était de l'argent réel, la transaction était juridiquement contraignante, et le résultat pratique était que l'esclave — désormais techniquement la propriété du dieu qui l'avait acheté — s'éloignait de son ancien maître en homme libre, redevable à jamais à aucun propriétaire humain. Paul prend cette pratique sociale exacte et reconnaissable, et l'applique à ce que Christ a fait. Les croyants sont rachetés, à un prix réel et précis — et l'effet de cet achat n'est pas un transfert vers une possession plus dure, mais vers une possession libératrice. « Vous avez été rachetés à un grand prix ; ne devenez pas esclaves des hommes. » L'ancien maître — quel que soit le pouvoir qui tenait une personne captive, le péché, la malédiction, l'accusateur — perd toute prétention ultérieure, parce que le prix intégral a déjà été payé à un propriétaire plus grand, qui n'a aucun intérêt à exploiter ce qu'il a acheté.

Rachetés de la malédiction

Paul nomme exactement ce qui a été reconquis par ce prix dans sa lettre aux Galates.

« Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous — car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois. »

(Galates 3:13)

La malédiction que Paul a en vue remonte aux toutes

premières pages de l'Écriture — à un jardin, à une chute, à une domination perdue. Nous suivrons cette connexion pleinement dans le dernier chapitre de ce livre, où l'autorité que le premier homme a perdue se révèle être l'autorité même que le dernier Adam est parti reconquérir. Pour l'instant, retiens ceci. Le prix payé à la croix ne visait pas simplement un problème de comptabilité — un registre de péchés à pardonner. Il visait une malédiction — un état précis de perte et de sujétion qui tenait l'humanité dans son étreinte depuis l'Éden — et le prix a été payé précisément pour racheter, pour racheter au sens propre, ce que cette malédiction avait pris.

Paul achève la pensée dans le souffle suivant. « Afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. » (Galates 4:5) La rédemption et l'adoption arrivent ensemble, dans la même phrase, parce qu'elles sont les deux faces de la même transaction. Ce qui était perdu est racheté. Et celui qui est racheté n'est pas simplement relâché dans une liberté neutre — il est placé dans le statut plein d'un fils, d'un héritier, avec tout ce que ce statut porte.

Rois et sacrificateurs, régissant sur la terre

La vision de Jean dans l'Apocalypse énonce le statut restauré avec une précision qui devrait arrêter tout lecteur qui a jamais pensé la rédemption comme un simple ticket de sortie d'enfer.

« Tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation ; tu as fait d'eux un royaume et

des sacrificateurs pour notre Dieu, et ils régneront sur la terre. »

(Apocalypse 5:9-10)

Rachetés — et faits rois et sacrificateurs. Pas simplement pardonnés en attendant un ciel lointain. Faits quelque chose — dotés d'un statut et d'une fonction maintenant — et il leur est dit clairement que ce statut inclut de régner sur la terre. Quoi que le prix ait acheté, il a acheté plus qu'une dette annulée. Il a acheté une fonction restaurée — royauté et sacerdoce — des fonctions qui appartiennent, dans les pages les plus anciennes de l'Écriture, à la domination donnée à l'homme avant qu'elle ne soit perdue. C'est le fil que ce livre déroule depuis la préface, et il sera pleinement rassemblé dans le dernier chapitre. Un prix payé intégralement ne fait pas que pardonner. Il restaure ce que la dette avait pris. Et ce qui avait été pris, tout au fond d'un jardin, ce n'était pas simplement l'innocence. C'était la domination.

Un transfert de citoyenneté, pas seulement une dette annulée

Paul donne une description de plus de ce que ce prix a accompli — et il vaut la peine de la placer à côté du langage de rédemption déjà examiné, parce qu'elle ajoute une dimension que ni le pardon ni l'adoption ne saisissent pleinement à eux seuls. « Il nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour. » (Colossiens 1:13) Délivrés — et transportés. Le mot grec derrière « transportés » était employé dans le monde antique pour le déplacement en masse d'une population vaincue ou réinstallée d'un territoire dans un autre — un groupe humain entier transplanté, sous un nouveau gouvernement, dans une nouvelle citoyenneté. Paul ne décrit pas un changement intérieur et privé de sentiment. Il décrit un transfert réel de territoire et d'allégeance — hors du pouvoir d'un royaume et dans le royaume d'un autre — accompli par le même prix déjà examiné dans ce chapitre. Ce schéma n'est pas nouveau avec la croix. Il fait écho à la rédemption du premier-né que Dieu a ordonné à Israël d'observer dès la nuit même de son exode hors d'Égypte. « Consacre-moi tout premier-né... il m'appartient... Tu rachèteras aussi tout premier-né de l'homme parmi tes fils. » (Exode 13:2, 13) Un prix — ou un substitut — devait être donné pour chaque fils premier-né, marquant la nation entière comme appartenant, à partir de ce moment, au Dieu qui l'avait rachetée de l'esclavage. La croix fait la même chose à une échelle que la cérémonie d'Israël ne faisait que préfigurer — rachetant, transportant et ré-naturalisant une famille entière rassemblée « de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation » (Apocalypse 5:9) — pas simplement leur pardonnant là où ils se trouvaient.

Ce que l'Église moderne a sous-évalué

C'est ici que ce chapitre doit parler clairement au moment présent. De grandes sections de l'Église moderne prêchent la dette annulée avec une conviction réelle — le pardon du péché, la libération de la culpabilité, la paix avec Dieu restaurée. Tout cela est vrai et précieux, et ce livre a passé deux chapitres à l'établir. Mais des sections bien moins nombreuses de l'Église moderne prêchent, avec une conviction égale, la domination restaurée. Nous avons souvent laissé des croyants debout sur le seuil d'une maison qui avait été entièrement rachetée pour eux — contents de savoir la dette annulée — sans jamais avancer plus avant pour découvrir que le prix avait aussi acheté leur réinstallation comme rois et sacrificateurs, avec une autorité réelle sur le territoire qu'ils occupent.

Un esclave pardonné qui n'apprend jamais qu'il a aussi été fait héritier continuera de vivre comme un esclave, par habitude, longtemps après que ses chaînes ont été brisées.

Les deux chapitres suivants iront plus profond dans ce qui a été précisément abandonné pour acheter cela, et ce qui a été précisément échangé. Les chapitres qui suivront ensuite tourneront de la théologie vers la pratique — pour demander à quoi cela ressemblerait si l'Église moderne marchait réellement dans la plénitude de ce qui a été acheté, plutôt que de se contenter de la moitié la plus petite. Mais le principe doit être énoncé ici, au centre de ce livre, clairement. Le prix n'était pas partiel. Ce qu'il a racheté ne l'est pas non plus.

CHAPITRE HUIT



ABANDONNÉ POUR QUE NOUS SOYONS ACCEPTÉS

Combien coûte-t-il de rendre un ennemi pleinement bienvenu, quand l'ennemi ne peut payer aucune part du prix lui-même ?

Sept siècles avant qu'une croix romaine ne se dresse hors de Jérusalem, un prophète de Juda a écrit un passage si précis sur une mort de souffrance et de substitution que des lecteurs ultérieurs se sont parfois demandé s'il avait été écrit après l'événement et seulement crédité à une main plus ancienne. Ce n'est pas le cas. Le chapitre cinquante-trois d'Ésaïe se dresse des siècles en avant de la crucifixion, la décrivant à l'avance avec une précision qu'aucun autre texte ancien n'approche.

« Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance... Cependant, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ; et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu, et humilié. Mais il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous

*sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis,
chacun suivait sa propre voie ; et l'Éternel a fait retomber
sur lui l'iniquité de nous tous. »*

(Ésaïe 53:3-6)

*Relis cette dernière proposition. L'Éternel a fait retomber
sur lui l'iniquité de nous tous. Pas une portion d'elle. Pas
l'iniquité d'une nation ou d'une catégorie de pécheur. Toute
— rassemblée et placée sur un seul homme, de la propre
main de Dieu, sept cents ans avant que cet homme ne
marche vers une colline hors de Jérusalem pour la porter.*

Muet devant les tondeurs

Ésaïe donne un détail de plus que les récits des évangiles confirment presque mot pour mot des siècles plus tard. « Il a été maltraité et opprimé, et il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent ; il n'a point ouvert la bouche. Il a été enlevé par l'angoisse et le châtiment... Il a été retranché de la terre des vivants et frappé pour les péchés de mon peuple. » (Ésaïe 53:7-8) C'est le même silence que le chapitre quatre de ce livre a déjà relevé devant Pilate — décrit ici sept cents ans à l'avance, jusqu'au détail d'une procédure judiciaire injuste — enlevé par le châtiment — qui n'a produit aucun verdict de culpabilité authentique. Ésaïe ajoute un autre détail, presque jeté en passant, que Matthieu rapporte s'être accompli avec une précision frappante. « On a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau avec le riche, quoiqu'il n'eût commis aucune violence et qu'il n'y eût point de fraude dans sa bouche. » (Ésaïe 53:9) Crucifié entre deux criminels — et pourtant enseveli dans le tombeau emprunté d'un homme riche, Joseph d'Arimathée (Matthieu 27:57-60) — un détail si précis qu'il est difficile de le lire comme une coïncidence plutôt que comme une prophétie accomplie à la lettre.

Brisé par la volonté même du Père

Ésaïe va plus loin que décrire la souffrance. Il nomme la volonté de qui était derrière elle.

« Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance... Après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra une postérité et prolongera ses jours ; et l'œuvre de l'Éternel prospérera entre ses mains... il se chargera de leurs iniquités... il a porté les péchés de beaucoup d'hommes, et il a intercédé pour les coupables. »

(Ésaïe 53:10-12)

Il a plu à l'Éternel de le briser. Ce n'est pas une phrase qui cède facilement à une lecture confortable, et elle ne devrait pas être adoucie. La souffrance de la croix n'était pas simplement permise par le Père comme une nécessité regrettable. Elle était, dans le langage prophétique même d'Ésaïe, quelque chose qui lui a plu — à cause de ce qu'elle accomplissait : un sacrifice pour le péché qui justifierait une multitude et ouvrirait l'intercession pour des coupables qui n'avaient rien fait pour le mériter.

Pourquoi m'as-tu abandonné

Sept siècles après qu'Ésaïe eut écrit, l'homme que sa prophétie décrivait était suspendu à cette croix et a crié des paroles qui avaient elles-mêmes été mises par écrit mille ans plus tôt encore.

« Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

(Matthieu 27:46)

C'est une citation directe du Psaume 22 — un psaume de David écrit environ mille ans avant la crucifixion, décrivant avec un détail troublant un juste souffrant, des siècles avant que la crucifixion n'existe seulement comme pratique romaine. Le psaume rapporte la moquerie des spectateurs dans des mots que les écrivains des évangiles rapportent s'être accomplis presque à la lettre. « Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils ouvrent la bouche, secouent la tête : Recommande-toi à l'Éternel ! L'Éternel le sauvera, il le délivrera, puisqu'il l'aime ! » (Psaume 22:8-9) Matthieu rapporte la foule au pied de la croix narguant Jésus dans un langage trop proche pour être une coïncidence. « Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. » (Matthieu 27:43) Le même psaume décrit des détails physiques de la crucifixion elle-même, écrits des siècles avant que les Romains ne l'aient perfectionnée en méthode d'exécution. « Ils ont percé mes mains et mes pieds... Ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique. » (Psaume 22:17, 19) Jean rapporte les soldats faisant exactement cela au pied de la croix, et il note qu'ils l'ont fait « afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture » (Jean 19:24).

Jésus, dans son moment d'angoisse la plus profonde, n'a pas inventé de mots nouveaux pour ce qu'il vivait. Il a saisi le psaume ancien qui l'avait déjà décrit dans sa ligne d'ouverture — et dans la culture de son époque, citer la première ligne d'un psaume était largement compris comme invoquer le psaume dans sa totalité. Le psaume

qu'il a cité ne se termine pas dans l'abandon. Il se termine dans la vindication et la louange, passant du cri d'abandon du premier verset à la déclaration confiante : « Car il n'a ni mépris ni dédain pour les peines du misérable, et il ne lui cache point sa face ; mais il l'écoute quand il crie à lui. » (Psaume 22:25) Le cri depuis la croix était réel. La résolution que ce même psaume avait déjà promise l'était aussi — mille ans avant que la croix n'existe pour l'accomplir.

Mais l'abandon lui-même ne doit pas être minimisé ni expliqué trop vite. Quelque chose est arrivé à cette croix entre le Père et le Fils qui n'était jamais arrivé avant et n'est jamais arrivé depuis — une rupture réelle de la communion qui avait existé éternellement entre eux, pour que la communion que nous avons perdue puisse être restaurée.

Il a été abandonné, vraiment, en cet instant — pour que l'abandon que notre péché méritait ne tombe jamais sur nous.

Le Grand Échange, nommé précisément

Paul donne le nom théologique de ce que cet abandon a accompli, en un seul verset que la préface de ce livre a déjà signalé comme central à son argument.

« Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu. »

(2 Corinthiens 5:21)

Fait devenir péché. Pas simplement fait souffrir pour un péché commis par d'autres — même si cela est vrai aussi. Fait devenir péché lui-même, dans un sens que l'Écriture n'explique pas pleinement mais n'hésite pas à énoncer. Et la proposition de but qui suit est tout l'objet de ce chapitre.

Afin que nous devenions en lui justice de Dieu. Pas simplement des pécheurs pardonnés, tolérés à distance. Devenus la justice de Dieu — un statut si complet qu'il ne peut être décrit qu'avec la justice même qui appartient à Dieu lui-même.

Paul énonce le même échange en termes relationnels plutôt que juridiques ailleurs. « Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. » (Romains 5:10) Ennemis — réconciliés. Pas simplement des criminels graciés libérés sur parole, surveillés avec suspicion. Réconciliés — restaurés dans la relation, l'éloignement véritablement terminé plutôt que simplement géré.

Abandonné pour que nous soyons acceptés

Voici l'échange vers lequel ce chapitre a construit — et il mérite d'être énoncé aussi clairement que les deux moitiés qu'il relie. Il a été abandonné, dans le sens le plus profond que l'Écriture décrive, pour que nous puissions être acceptés, dans le sens le plus profond que l'Écriture décrive. Pas acceptés provisoirement, à l'essai, encore en train de prouver que nous sommes dignes d'un accueil que nous pourrions encore perdre. Acceptés comme la justice de Dieu en Christ — un statut aussi sûr et aussi total que l'abandon qui l'a acheté était réel. C'est le prix que ce livre décrit depuis la préface — et il vaut la peine de revenir ici au langage familial du chapitre trois. Une famille achetée à ce coût, par un abandon aussi total, achetant une acceptation aussi complète, n'est pas une famille dont les membres ont encore le moindre motif de se traiter les uns les autres avec la suspicion, le mépris ou la distance tribale qui marquent si souvent la vie dénominationnelle. Si Dieu le Père nous a acceptés au prix d'abandonner son propre Fils, sur quel fondement possible un pécheur accepté refuserait-il l'acceptation à un autre — acheté au prix identique ? Les deux chapitres suivants tournent de ce qui a été acheté à la croix vers celui qui a été donné pour appliquer et gouverner ce qui a été acheté. Le Saint-Esprit — promis par Jésus et reçu par les apôtres — est le sujet vers lequel ce livre se tourne maintenant, et il n'est pas seulement un consolateur pour la détresse privée. Il est celui que Jésus a dit qu'il conduirait l'Église entière — et l'Église primitive a découvert exactement à quoi ressemblait cette conduite quand leur unité a été mise à l'épreuve pour la première fois sérieusement.

CHAPITRE NEUF



LE SAINT-ESPRIT ET LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

Qu'arrive-t-il quand un mouvement tout neuf et divisé ethniquement affronte sa première vraie crise d'unité — et qui la règle réellement ? J'ai écrit ailleurs, dans La Prière Qu'Il Prie Encore, une traversée complète de la chambre haute et de la promesse du Consolateur que Jésus a faite à ses disciples la nuit avant sa mort. Ce chapitre ne reprend pas ce terrain. Il va plutôt au moment où la promesse fut mise à l'épreuve — quand la toute première ekklesia affronta un vrai désaccord qui menaçait de la scinder définitivement sur la ligne ethnique exacte que le chapitre six a décrite — et demande ce qui l'a réellement résolu.

La promesse avant l'épreuve

Jésus a dit à ses disciples clairement ce que l'Esprit à venir ferait au milieu d'eux. « Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité. » (Jean 16:13) Pas seulement vous consoler dans la peine privée. Vous conduire — en tant que corps — dans une vérité que vous ne possédiez pas encore. Il a répété la promesse de puissance juste avant son ascension. « Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Actes 1:8) Remarque la géographie de cette promesse. Jérusalem — le territoire d'origine. La Judée — la patrie élargie. La Samarie — un peuple que les Juifs de cette époque méprisaient et évitaient. Et les extrémités de la terre — chaque nation au-delà. La puissance de l'Esprit n'a jamais été présentée comme une dotation privée et individuelle seulement. Elle fut présentée comme la puissance qui porterait l'évangile — et l'ekklesia qui le porte — à travers chacune de ces frontières grandissantes et historiquement hostiles.

La Pentecôte comme renversement

Quand l'Esprit vint, à la Pentecôte, le signe qui l'accompagnait était lui-même une déclaration sur l'unité à travers la division. « Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. » (Actes 2:3-4) La foule qui se rassembla, attirée par le bruit, était elle-même une liste de nations. « Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie... nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu. » (Actes 2:9-11) Beaucoup d'érudits ont relevé l'écho délibéré de Babel ici — là où Dieu avait jadis confondu une seule langue humaine en plusieurs, en jugement sur l'orgueil humain (Genèse 11:1-9). À la Pentecôte, la confusion n'est pas renversée par la restauration d'une seule langue, mais par l'Esprit rendant plusieurs langues capables de porter un seul message simultanément.

L'unité que l'Esprit produit n'a jamais été
l'uniformité. C'était, dès son premier moment
rapporté, des langues nombreuses portant une seule
vérité.

L'épreuve : une Église divisée sur la ligne exacte que la croix avait déjà brisée

La démonstration la plus claire de ce que ce livre entend par l'Esprit gouvernant l'Église arrive quelque quinze ans après la Pentecôte, quand le jeune mouvement affronta une crise véritable. Des païens convertis entraient dans l'Église en grand nombre, et une faction de croyants juifs insistait que ces convertis devaient être circoncis et garder la loi de Moïse pour être véritablement sauvés. Ce n'était pas un désaccord mineur. Il menaçait de scinder l'ekklesia définitivement, précisément le long de la ligne Juif-païen que le chapitre six a montrée déjà renversée par la croix. Les apôtres et les anciens se rassemblèrent à Jérusalem pour la régler, et Luc rapporte la forme réelle de la rencontre avec assez de détail pour montrer exactement comment la conduite de l'Esprit et la délibération propre de l'Église ont travaillé ensemble dans la pratique. Pierre se leva le premier, et fonda l'argument non sur une préférence, mais sur ce qu'il avait personnellement vu Dieu déjà faire parmi les païens. « Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, en leur donnant le Saint-Esprit comme à nous ; il n'a fait aucune différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. » (Actes 15:8-9) Barnabas et Paul rapportèrent ensuite les miracles et les prodiges que Dieu avait déjà faits parmi les païens par leur propre ministère (Actes 15:12). Et Jacques, le frère du Seigneur, présidant l'assemblée, clatura le débat en faisant appel directement aux Écritures hébraïques elles-mêmes, citant le prophète Amos pour montrer que l'inclusion des païens avait toujours été le plan — pas une improvisation tardive. « Et avec cela s'accordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit : Après cela, je reviendrai, et je relèverai de sa chute la tente de David... afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations sur lesquelles mon nom est invoqué. » (Actes 15:15-17) Le témoignage, l'expérience vue de leurs yeux, et l'Écriture elle-même — pesés ensemble par la direction rassemblée — produisirent la décision. La lettre qu'ils envoyèrent aux églises païennes rapporte le langage qu'ils ont eux-mêmes choisi pour décrire comment

elle avait été atteinte.

« Car il a paru bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer d'autre fardeau que ce qui est nécessaire. »

(Actes 15:28)

Il a paru bon au Saint-Esprit, et à nous. Remarque l'ordre — et remarque que les deux sont nommés. Ce n'était pas un vote pris par la sagesse humaine seule, avec l'Esprit invoqué après coup comme un tampon approuvateur. Ce n'était pas non plus une prétention de révélation privée contournant la direction rassemblée de l'Église. C'était un conseil — délibérant ensemble à la manière que le chapitre deux a montrée toujours impliquée par le mot ekklesia — aboutissant à une décision qu'ils attribuèrent eux-mêmes conjointement à la conduite de l'Esprit et à leur propre discernement rassemblée. Voilà à quoi cela ressemble, dans le seul cas historique clair que l'Écriture nous donne, quand l'Esprit gouverne réellement une Église divisée vers l'unité. Pas en contournant le processus humain. En gouvernant à travers lui.

Un seul Esprit, des dons nombreux, un seul corps

Paul systématise ce schéma quelques années plus tard, écrivant à une église de Corinthe qui était, à sa manière, gravement divisée — sur le nom de quel apôtre suivre, sur quel don spirituel était le plus impressionnant, et sur quelle classe sociale méritait le meilleur siège au repas partagé.

« Car, comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il de Christ. Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour

former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit.

»

(1 Corinthiens 12:12-13)

Un seul Esprit, produisant un seul corps, composé délibérément de membres qui diffèrent — Juif et païen, esclave et libre — les catégories exactes que ce livre a déjà suivies à travers les chapitres trois et six. La diversité des dons que Paul va décrire ensuite — sagesse, connaissance, foi, guérisons, prophétie, langues — n'est pas une menace pour l'unité du corps. Elle est, dans l'architecture même de Paul, l'évidence de cette unité — parce que « un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier comme il veut » (1 Corinthiens 12:11).

L'unité déjà donnée, maintenant à garder

Paul déclare, écrivant aux Éphésiens, que cette unité n'est pas un projet que les croyants doivent construire à partir de rien. Elle existe déjà — donnée par l'Esprit — et le seul travail demandé à l'Église est de la garder.

« Vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation ; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en tous. »

(Éphésiens 4:3-6)

Conserver l'unité. Pas la créer. Le commandement de Paul suppose que l'unité existe déjà — donnée au moment où chaque croyant fut baptisé dans un seul Esprit — et la

fracturation visible que l'Église a produite depuis n'est pas l'absence d'une unité qui n'aurait jamais existé. C'est la négligence, génération après génération, d'une unité qui était déjà là pour être gardée.

C'est le schéma de gouvernement que ce chapitre a tracé. L'Esprit n'est pas seulement un consolateur privé — aussi précieux que soit ce ministère. Il est celui que Jésus a dit qu'il conduirait le corps entier dans la vérité, celui dont la venue à la Pentecôte a renversé la confusion de Babel plutôt que de simplement consoler des cœurs individuels, et celui que les apôtres eux-mêmes ont nommé comme l'autorité réelle derrière la décision qui a sauvé l'Église naissante de se scinder sur la ligne même que la croix avait déjà brisée. Le chapitre suivant pose une question plus dure. Qu'est-il arrivé à ce schéma de gouvernement entre l'Église primitive qui le vivait et l'Église que nous occupons aujourd'hui ?

CHAPITRE DIX



LE SAINT-ESPRIT, HIER ET AUJOURD'HUI

Si le même Esprit est présent dans l'Église aujourd'hui, pourquoi la vie d'église d'aujourd'hui ressemble-t-elle si peu aux Actes ? Le livre des Actes nous donne une description — écrite par un compagnon de Paul, témoin oculaire — de ce à quoi l'Église primitive ressemblait réellement dans la pratique quotidienne, dans les mois qui ont immédiatement suivi la Pentecôte.

« Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain, et dans les prières... Tous ceux qui croyaient étaient dans le même lieu, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. »

(Actes 2:42, 44-45)

« La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenissent en propre, mais tout était commun entre eux. »

(Actes 4:32)

Un seul cœur, une seule âme, une doctrine tenue en commun, des biens partagés selon le besoin, la prière comme pratique assidue plutôt que formalité occasionnelle.

Ce n'est pas la description d'une assemblée inhabituellement dévouée. Luc la présente comme la texture ordinaire de la vie d'église dans cette première génération — produite directement par l'Esprit répandu à la Pentecôte. Et elle fut remarquée — pas seulement par les croyants eux-mêmes, mais par le monde païen qui les entourait et regardait. L'écrivain chrétien des premiers temps Tertullien, défendant l'Église contre la suspicion romaine à peine un siècle et demi après la Pentecôte, rapporte la réputation que cette générosité avait acquise même parmi des observateurs hostiles — frappés, dit-il, par rien tant que par le spectacle de chrétiens prenant soin les uns des autres à travers des lignes sociales que la société romaine ne franchissait normalement pas. C'est cette unité visible, coûteuse et non forcée — pas un argument habile — qui a d'abord arrêté le monde environnant et lui a fait demander ce que ces gens avaient qu'eux n'avaient pas. Cette même communauté primitive avait aussi de l'ordre, pas seulement de la spontanéité — et l'instruction de Paul aux Corinthiens montre que la liberté de chaque membre de fonctionner ne signifiait pas que le chaos était toléré. «

Que tout se fasse avec bienséance et avec ordre. » (1 Corinthiens 14:40) Les rassemblements de l'Église primitive tenaient ensemble deux choses que l'Église moderne a souvent peiné à tenir ensemble à la fois : une participation

*réelle de chaque membre présent, et un ordre réel
gouvernant comment cette participation s'exprimait. Ni
l'une ni l'autre n'était sacrifiée pour l'autre.*

Ce qui a changé, nommé honnêtement

Ce chapitre ne va pas prétendre que l'Église moderne a simplement égaré quelques pratiques mineures. Il va nommer — aussi honnêtement que les chapitres précédents de ce livre ont essayé de nommer chaque autre fait inconfortable — plusieurs déplacements précis. L'unité de l'Église primitive était produite par une dévotion partagée à l'enseignement des apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières — tenus dans cet ordre, et tenus ensemble. De grandes parties de l'Église moderne ont, en bien des endroits, laissé l'un de ces quatre éléments — souvent la doctrine d'un enseignant ou d'une tradition particulière — éclipser les trois autres, de sorte que la communion, la table partagée et la prière partagée à travers différentes expressions du Corps sont devenues rares plutôt qu'assidues. La générosité de l'Église primitive était structurelle, pas occasionnelle — poussée par le besoin réel plutôt que par des campagnes annuelles. De grandes parties de l'Église moderne ont professionnalisé la générosité en budgets institutionnels — aussi précieux que ces budgets soient souvent — d'une manière qui peut tranquillement retirer le caractère direct, personnel, « un seul cœur une seule âme » que Luc décrit : les croyants savaient réellement qui autour d'eux était dans le besoin, et agissaient sans qu'on le leur demande. Les décisions de l'Église primitive, comme le chapitre neuf l'a montré, étaient atteintes par une délibération rassemblée qui nommait la conduite de l'Esprit explicitement et précisément, éprouvée contre l'Écriture, à l'audition du corps entier. De grandes parties de l'Église moderne ont, dans beaucoup de structures, concentré cette autorité de décision en un seul office ou une seule figure fondatrice — le langage de la conduite de l'Esprit étant parfois invoqué pour bénir une décision déjà prise en privé, plutôt que pour décrire un processus que le corps rassemblée a réellement vu et pesé ensemble, comme le fit le concile de Jérusalem.

Tout changement n'est pas une perte

Il serait malhonnête — et ce livre a essayé de bout en bout d'éviter la malhonnêteté dans les deux sens — de prétendre que toute différence entre le premier siècle et le présent est un déclin. L'Église aujourd'hui atteint des langues, des nations et des technologies que les Actes n'auraient pas pu imaginer. La compréhension théologique s'est, à bien des égards véritables, approfondie à travers deux mille ans d'étude soigneuse que les apôtres eux-mêmes n'avaient pas le loisir de produire sous forme écrite. L'échelle elle-même n'est pas l'ennemi ; les grands rassemblements ne sont pas automatiquement moins spirituels que les petits, et le Nouveau Testament n'ordonne nulle part la petitesse comme une vertu en elle-même. Ce que ce chapitre nomme est plus étroit — et, je pense, plus difficile à contester une fois nommé clairement. Quoi qu'il ait grandi, a-t-il grandi aux côtés du fruit précis que les Actes rapportent — un seul cœur et une seule âme, une générosité qui n'avait besoin d'aucune campagne, et des décisions véritablement atteintes ensemble sous la conduite reconnue de l'Esprit ? Ou la croissance a-t-elle été, en bien des endroits, achetée au prix exactement de ces choses-là — une structure professionnelle remplaçant la dévotion partagée, l'auto-protection dénominationnelle remplaçant la délibération rassemblée, et la personnalité remplaçant le schéma que le chapitre neuf a montré les apôtres eux-mêmes modeler à Jérusalem ?

Le test que ce livre continuera d'appliquer

Les chapitres restants de ce livre vont presser directement dans cet écart. Le chapitre douze regarde honnêtement le paysage dénominationnel que cette perte de délibération partagée a produit. Le chapitre treize regarde le schéma structurel précis — un seul fondateur ou centre contrôlant chaque branche — qui a en bien des endroits remplacé le schéma rassemblé et conduit par l'Esprit d'Actes 15. Et les chapitres de clôture reviennent à l'autorité vers laquelle tout ce livre a construit — la domination achetée à la croix et donnée à l'Église entière, pas concentrée dans un seul office. Mais le test que ce chapitre laisse debout est assez simple pour être porté à travers chaque chapitre qui suit. Pas : notre église se sent-elle spirituelle. Plutôt : notre église ressemble-t-elle à un seul cœur et une seule âme, à une générosité qui n'a besoin d'aucune campagne, et à des décisions que le corps rassemblé entier peut reconnaître comme véritablement atteintes ensemble sous l'Esprit — plutôt qu'annoncées à ce corps depuis une estrade.

Les Actes ne sont pas une pièce de musée à admirer de loin. Ils sont la description permanente de ce que le même Esprit — présent dans l'Église aujourd'hui exactement comme il était présent alors — a encore l'intention de produire, chaque fois que l'Église lui fait réellement de la place pour gouverner plutôt que simplement pour inspirer.

TROISIÈME PARTIE

HIER ET AUJOURD'HUI

L'ÉGLISE PRIMITIVE ET L'ÉGLISE D'AUJOURD'HUI

Si tu mettais la première génération de l'Église à côté de l'église que tu fréquentes, quelles parties reconnaîtrais-tu ? Le chapitre précédent a comparé l'expérience du Saint-Esprit dans l'Église primitive avec le présent. Ce chapitre élargit l'objectif — et regarde la forme de la vie d'église elle-même : leadership, rassemblement, mission et coût, à travers le même écart de deux mille ans.

Le leadership : pluriel alors, souvent singulier maintenant
Partout où le Nouveau Testament décrit l'établissement d'une église locale, il décrit une pluralité de dirigeants — jamais un seul.

« Ils firent nommer des anciens dans chaque Église, et, après avoir prié et jeûné, ils les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru. »

(Actes 14:23)

Des anciens — au pluriel — dans chaque Église — au singulier. C'est le schéma constant. Paul ordonne à Tite d'«

établir des anciens dans chaque ville » (Tite 1:5) — pas un ancien. Quand Paul convoque la direction de l'église d'Éphèse pour le rejoindre, il envoie chercher « les anciens de l'Église » (Actes 20:17), et s'adresse à eux collectivement comme à ceux au milieu desquels « le Saint-Esprit vous a établis évêques » (Actes 20:28) — des évêques au pluriel, sur un seul troupeau. Pierre, écrivant à des anciens à travers plusieurs provinces, les instruit comme un corps d'égaux : « Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde, en veillant sur lui, non par contrainte mais volontairement... non comme dominant sur ceux qui vous sont échus en partage, mais en étant les modèles du troupeau. » (1 Pierre 5:2-3)

Pas un seul seigneur dominant l'héritage de Dieu. Une pluralité de bergers — chacun un exemple — aucun n'exerçant le genre d'autorité singulière et sans redevabilité contre laquelle Pierre avertit explicitement. De grandes parties de l'Église moderne, en contraste, se sont organisées autour d'une seule figure principale — un fondateur ou un pasteur principal dont l'autorité personnelle excède effectivement celle du collège d'anciens autour de lui, lesquels fonctionnent en pratique comme des conseillers de sa vision plutôt que comme des bergers co-égaux sous Christ. Nous examinerons ce déplacement précis pleinement dans les deux prochains chapitres. Pour l'instant, relève simplement l'écart. Pluriel alors. De plus en plus singulier maintenant.

Le rassemblement : des maisons alors, des bâtiments maintenant

L'Église primitive, pendant ses trois premiers siècles, se réunissait presque entièrement dans des maisons. « Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. » (Actes 2:46) Les lettres de Paul saluent « l'Église qui est dans leur maison » (Romains 16:5), à répétition — parce qu'il n'y avait, pendant la majeure partie du premier siècle, aucun autre genre de bâtiment d'église à saluer. Ceci n'est pas offert comme un argument contre les bâtiments, que le Nouveau Testament n'ordonne ni n'interdit. C'est offert pour remarquer quelque chose sur la texture de rassemblement qu'une maison produit naturellement — et qu'un grand auditorium peut, sans que personne ne l'ait voulu, éroder graduellement. Dans une maison, chaque personne présente est assez proche pour être connue, et l'instruction de Paul aux Corinthiens suppose exactement cette intimité de participation : « Que dire donc, frères ? Lorsque vous vous assemblez, les uns ou les autres parmi vous ont-ils un cantique, une instruction, une révélation, une langue, une interprétation, que tout se fasse pour l'édification. » (1 Corinthiens 14:26) Chacun de vous. Pas une estrade servant une galerie passive — mais un corps rassemblé dans lequel chaque membre était attendu pour apporter quelque chose, et tous les autres assez proches pour le recevoir.

La formation : coûteuse alors, souvent instantanée maintenant

L'entrée dans l'Église primitive n'était pas traitée comme une décision unique prise en un instant et laissée là. Les nouveaux croyants étaient attendus pour traverser une période véritable et souvent longue d'instruction et d'examen avant d'être reçus en pleine appartenance par le baptême — une pratique que l'Église a continuée et formalisée pendant des générations après les apôtres, précisément parce qu'appartenir à cette famille, achetée au prix que ce livre a déjà décrit, n'a jamais été censé s'ouvrir à la légèreté ni sans une compréhension réelle du coût. Le schéma de ministère de Paul lui-même reflète le même sérieux. Il a passé un an et six mois à enseigner à Corinthe (Actes 18:11), et trois années de plus à Éphèse — « je n'ai cessé nuit et jour d'exhorter avec larmes chacun de vous » (Actes 20:31) — parce qu'il comprenait qu'une famille de cette importance ne pouvait pas être formée par une seule décision prise sous la pression de l'émotion, puis laissée sans suite. De grandes parties de l'Église moderne, en contraste, ont en bien des endroits réduit le processus d'appartenance à un seul moment de décision — aussi précieux et réel que ce moment puisse être — suivi de comparativement peu de cette formation soutenue, personnelle, parfois longue de plusieurs années, que l'Église primitive considérait normale. Une famille achetée au prix décrit dans les chapitres sept et huit mérite une formation aussi sérieuse que le prix qui l'a achetée.

La mission : urgente alors, souvent gérée maintenant

La posture par défaut de l'Église primitive envers le monde était tournée vers l'extérieur et urgente. La persécution dispersa les croyants, et Luc rapporte le résultat presque en passant. « Ceux qui avaient été dispersés allaient de lieu en lieu, annonçant la bonne nouvelle de la parole. » (Actes 8:4) Pas seulement les apôtres. Des croyants ordinaires, dispersés par la souffrance, prêchant partout où ils atterrissaient. Paul décrit son propre ministère en termes de travail de frontière actif et coûteux — « notre travail et notre fatigue... travaillant nuit et jour » (1 Thessaloniens 2:9) — et rapporte son ambition clairement : « Et je me suis fait honneur d'annoncer l'Évangile là où Christ n'avait point été nommé, afin de ne pas bâtir sur le fondement d'autrui. » (Romains 15:20) De grandes parties de la structure de l'Église moderne, en contraste, sont organisées autour du maintien d'une assemblée existante plutôt que de l'extension urgente de l'évangile dans des territoires non atteints — un déplacement compréhensible, étant donné le monde très différent que l'Église occupe maintenant, mais un déplacement qui vaut la peine d'être nommé honnêtement plutôt que balayé par défaut.

Le coût : réel alors, optionnel maintenant

Appartenir à l'Église primitive portait un coût que la plupart des croyants modernes, dans la plupart des régions du monde, ne seront jamais appelés à payer. Les croyants étaient emprisonnés, battus et tués pour le nom qu'ils portaient — et les lettres de Paul sont saturées du vocabulaire de la souffrance comme expérience chrétienne ordinaire plutôt qu'exceptionnelle. « Or, tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés. » (2 Timothée 3:12) Là où l'Église jouit aujourd'hui de liberté et de sécurité, c'est une miséricorde à recevoir avec gratitude — pas avec culpabilité. Mais cela change ce que l'appartenance coûte à une personne pour être démontrée, et cela change derrière quoi l'engagement peut se cacher. Dans une Église persécutée, l'appartenance nominale valait rarement le risque. Dans une Église confortable, l'appartenance peut devenir une affaire de préférence et de commodité — choisie et abandonnée comme une personne change n'importe quelle autre habitude de consommation — d'une manière que les membres de l'Église primitive, pesant la même décision contre un danger réel, n'avaient simplement pas le luxe de faire à la légère.

Ce que cette comparaison n'est pas

Ce chapitre ne plaide pas pour un retour à la persécution, ni ne roman-tise un danger que le Nouveau Testament lui-même n'a jamais demandé aux croyants de rechercher. Il ne plaide pas que les bâtiments, les struc-tures dénominationnelles ou le ministère professionnel sont des innova-tions intrinsèquement non spirituelles à démanteler. Chaque génération de l'Église a dû trouver une forme nouvelle pour le même évangile im-muable — et la forme n'est pas l'ennemi. Ce que ce chapitre affirme est plus étroit, et c'est le fil que les deux prochains chapitres vont tirer direc-tement. Une partie de ce que l'Église primitive tenait — un leadership plu-riel redevable l'un envers l'autre et envers Christ, un rassemblement as-ssez intime pour que chaque membre fonctionne, une mission assez ur-gente pour atteindre au-delà du confort — a tranquillement cédé la place, dans de larges sections de l'Église moderne, à des schémas que le Nou-veau Testament n'ordonne pas, et dans certains cas contre lesquels il avertit explicitement. Le chapitre suivant se tourne vers le symptôme vi-sible le plus clair de cette dérive : le nombre même de chambres séparées en lesquelles l'unique maison de Dieu a été divisée.

PLUSIEURS BRANCHES, UNE SEULE RACINE

Un arbre peut-il avoir des milliers de branches et rester un seul arbre — ou un nombre aussi grand prouve-t-il que l'arbre est mort ? Jésus a donné à ses disciples, la nuit même où il a prié la prière pour l'unité que ce livre a déjà rappelée, une image qui parle directement à la question de la diversité légitime au sein d'un seul être vivant.

« Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. »

(Jean 15:5)

Remarque ce que l'image permet et ce qu'elle interdit. Elle permet plusieurs sarments. Un cep avec un seul sarment n'est pas un cep sain — c'est un cep rabougri. Des sarments, au pluriel, s'étendant dans différentes directions, portant du fruit en différentes saisons et sous différentes formes, c'est exactement ce qu'un cep florissant est censé produire. Ce que l'image interdit, c'est un sarment qui ne

tire plus sa vie du cep. « Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, sans demeurer attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. » (Jean 15:4)

Là où les traditions diffèrent réellement

Ce livre a déjà établi, au chapitre neuf, que l'Esprit distribue des dons différents à différents membres du même corps — et que cette différence est l'évidence de l'unité plutôt que son ennemie. Le même principe s'étend aux différentes traditions que l'Église a produites à travers deux mille ans et à travers chaque culture que l'évangile a atteint. Une tradition qui met l'accent sur les sacrements avec une profondeur particulière. Une tradition qui met l'accent sur les dons présents de l'Esprit avec une audace particulière. Une tradition qui met l'accent sur l'exposition rigoureuse de l'Écriture avec une rigueur particulière. Chacune peut être un sarment véritable de l'unique cep — portant un fruit que les autres, laissées à elles-mêmes, pourraient en venir à négliger. La question que ce chapitre presse n'est pas de savoir si des branches différentes devraient exister. Le propre récit de l'Écriture montre Jésus traitant avec sept églises locales distinctes dans l'Apocalypse — chacune interpellée par son nom, chacune louée ou corrigée selon son propre dossier : Éphèse pour avoir abandonné son premier amour, Sardes pour être spirituellement endormie tout en passant pour vivante, Laodicée pour une tiédeur qui lui donnait la nausée (Apocalypse 2 à 3). La différence d'expression locale — même la différence de santé spirituelle — était présente dans le Nouveau Testament lui-même, adressée directement par le Seigneur qui pourtant appelait chacune d'elles ses églises.

Le test que le cep applique

La question que ce chapitre presse est plus étroite et plus tranchante. Un sarment donné demeure-t-il encore attaché au cep — ou a-t-il, en pratique, commencé à se traiter lui-même comme le cep ? Paul donne l'avertissement exact dont on a besoin ici, adressé à des croyants païens tentés précisément par cette posture — utilisant une image voisine, celle d'un olivier cultivé dont certains sarments naturels ont été retranchés et un rameau sauvage enté parmi ceux qui restaient. « Ne te glorifie pas aux dépens de ces branches. Si tu te glorifies, sache que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte. Tu diras donc : Les branches ont été retranchées, afin que moi je fusse enté. Cela est vrai ; elles ont été retranchées pour cause d'incrédulité, et toi, tu subsistes par la foi. Ne t'abandonne pas à l'orgueil, mais crains. » (Romains 11:18-20) L'avertissement se généralise facilement à chaque vantardise dénominationnelle depuis. Aucune branche ne porte la racine. La racine porte chaque branche. Une dénomination qui a commencé à parler — en pratique sinon dans sa doctrine officielle — comme si elle était la racine plutôt qu'une branche tirant sa vie de la même racine dont toute autre branche véritable tire la sienne, a mis le pas hors de l'image que Jésus a donnée — quoi que sa déclaration de foi officielle dise encore correctement sur le papier. Et l'avertissement de Paul tranche dans les deux sens le long de la greffe. Un rameau sauvage enté n'a pas plus de motif d'orgueil qu'une branche naturelle retranchée n'a de motif de désespoir ; tous deux tiennent ou tombent par la même unique condition — la foi continuée dans la racine qui les tient — non par l'accident de la branche qu'ils se trouvent être. Les messages de Jésus lui-même aux sept églises confirment que demeurer dans le cep n'a jamais été automatique, même pour des assemblées fondées directement par les apôtres eux-mêmes. Éphèse — église louée pour sa doctrine solide et son dur travail — fut avertie dans le même souffle que la doctrine et le labeur ne suffisaient pas à eux seuls : « Mais ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, repens-toi. »

(Apocalypse 2:4-5) Laodicée — assemblée riche et satisfaite d'elle-même — reçut la réprimande la plus vive des sept, précisément parce que le confort avait remplacé l'attachement. « Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. Parce que tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi, et j'ai besoin de rien, et parce que tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. » (Apocalypse 3:16-17) Aucune des deux églises ne s'est vu dire qu'elle appartenait à la mauvaise branche. Toutes deux se sont vu dire, clairement, que demeurer attaché était lui-même en question — quels que soient l'histoire, la doctrine ou la richesse de la branche. C'est le test honnête que ce livre demande à chaque lecteur, quelle que soit sa tradition, d'appliquer d'abord à sa propre branche avant de l'appliquer à celle de quiconque d'autre. Notre tradition tire-t-elle encore sa vie, visiblement, de Christ et de la soumission à son Esprit — le schéma de gouvernement que le chapitre neuf a décrit à Jérusalem ? Ou notre tradition a-t-elle, au fil du temps, commencé à tirer son identité principalement de ce qui la distingue des autres branches — jusqu'à ce que la distinction elle-même soit tranquillement devenue la chose dans laquelle elle demeure réellement ?

Quarante-cinq mille, et la question qui compte davantage

Ailleurs dans cette série, j'ai nommé le chiffre communément cité de quelque quarante-cinq mille dénominations chrétiennes dans le monde — et j'ai soutenu là que le sang de Christ couvre chaque personne véritablement rachetée à l'intérieur de chacune d'elles, quel que soit le nombre. Ce chapitre ne répète pas cet argument. Il pose une question différente, à laquelle le chiffre seul ne peut pas répondre. Le nombre, à lui seul, ne prouve rien dans un sens ni dans l'autre. Un cep peut avoir un très grand nombre de sarments sains. Ce que le nombre ne peut pas nous dire — et ce que seul un examen local honnête peut nous dire — c'est combien de ces quarante-cinq mille chambres sont des sarments véritables demeurant encore dans le cep, tirant leur vie de Christ et se soumettant à son Esprit même là où leurs formes de culte, de gouvernement et d'accent diffèrent fortement les unes des autres — et combien sont devenues, en pratique, quelque chose de plus proche d'un cep pour elles-mêmes, définies principalement par ce qu'elles ne sont pas plutôt que par ce dont elles tirent encore leur vie.

Une racine assez profonde pour tenir chaque branche véritable

L'image que Jésus a donnée n'a jamais eu pour but de produire de l'anxiété sur quelle branche serait la bonne. Elle avait pour but de produire une dépendance unique, répétée, quotidienne. Demeurez en moi. Quelle que soit la branche du Corps à laquelle tu appartiens, quelle que soit la tradition qui a formé ta compréhension du baptême, du gouvernement, du culte, des dons de l'Esprit — le test qui compte réellement n'est pas sur quelle branche tu te trouves. C'est de savoir si tu demeures attaché — tirant une vie réelle et quotidienne du cep que chaque branche partage — ou simplement suspendu à lui par l'accident de ta naissance et de ton habitude, sans porter de fruit qui soit à toi. Le chapitre suivant tourne de la santé des branches elles-mêmes vers un schéma structurel précis qui a, en bien des endroits, poussé autour d'elles — un schéma de contrôle humain centralisé que le Nouveau Testament nomme, décrit et condamne directement dans l'une de ses lettres les plus courtes et les plus pointues.

CHAPITRE TREIZE

...

LE CENTRE ET LA CIRCONFÉRENCE

Qu'arrive-t-il quand un homme décide que c'est lui — pas l'Esprit — qui sera le centre auquel chaque branche rend des comptes ?

L'Écriture nous donne, dans l'un de ses livres les plus courts, le portrait exact du problème structurel que ce chapitre a besoin de nommer — et il vaut la peine de s'y attarder en entier avant d'en dégager le parallèle moderne. Jean, écrivant ce que nous appelons maintenant sa troisième lettre, mentionne presque en passant un homme qui causait de sérieux problèmes dans une église liée à celle à laquelle il écrivait.

« J'ai écrit quelque chose à l'Église ; mais Diotrèphe, qui aime à être le premier parmi eux, ne nous reçoit point.

C'est pourquoi, si je viens, je rappellerai les actes qu'il commet, en tenant contre nous de méchants propos ; non content de cela, il ne reçoit pas les frères, et ceux qui voudraient le faire, il les en empêche, et les chasse de l'Église. »

(3 Jean 9-10)

Qui aime à être le premier. Il chasse de l'Église — pour l'offense de recevoir des gens que Diotrèphe avait décidé de ne pas recevoir. Voici un portrait, brossé par un apôtre véritable à propos d'un dirigeant véritable dans une église véritable du premier siècle : un seul homme se positionnant comme le centre de contrôle d'un corps local, punissant la dissension par l'expulsion, et résistant à la correction même d'un apôtre qui avait personnellement marché avec Jésus. Jean n'adoucit pas son jugement. Il le nomme, prévoit de l'adresser directement, et dresse, dès le verset suivant, l'exemple opposé. « Bien-aimé, n'imité pas le mal, mais le bien. » (3 Jean 11)

L'avertissement que Jésus a donné à l'avance

Jésus avait déjà averti ses propres disciples contre exactement cette posture, dans une réprimande provoquée par une dispute entre eux sur qui serait le plus grand.

*« Jésus les appela, et dit : Vous savez que les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands les asservissent. Il n'en sera pas de même au milieu de vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. »
(Matthieu 20:25-27)*

Il n'en sera pas de même au milieu de vous. Jésus trace un contraste direct entre le schéma d'autorité des nations — la domination exercée vers le bas sur des subordonnés — et le schéma qu'il exige de sa propre Église : la grandeur

mesurée par le service rendu, non par le contrôle exercé. Pierre, écrivant des décennies plus tard à des anciens à travers plusieurs provinces, donne la même instruction en termes presque identiques, avertissant précisément contre des dirigeants qui dominent « sur ceux qui vous sont échus en partage » (1 Pierre 5:3) — l'expression même qui décrit précisément ce que Diotrèphe s'était fait lui-même.

Même Pierre a été corrigé, en face

L'Écriture nous donne une scène de plus qui montre à quoi ressemble un leadership véritable, pluriel et redevable dans la pratique — et elle implique l'apôtre même que Rome et plusieurs traditions ultérieures allaient venir à traiter comme un centre singulier et incontestable. Pierre, en visite à l'église d'Antioche, mangeait librement aux côtés des croyants païens — jusqu'à l'arrivée de certains hommes venus du cercle de Jérusalem, moment à partir duquel Pierre se retira des païens par crainte de ce que cela leur paraîtrait. La réponse de Paul est rapportée sans aucun adoucissement. « Mais lorsque Céphas fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible... je dis à Céphas devant tous : Si toi qui es Juif, tu vis à la manière des païens et non à la manière des Juifs, pourquoi forces-tu les païens à judaïser ? » (Galates 2:11, 14) Je lui résistai en face. Devant tous. Paul ne fait pas appel à un office humain supérieur pour discipliner Pierre, et Pierre ne revendique pas une autorité qui le placerait au-delà de la correction. Un apôtre en corrige publiquement un autre, sur une action qui menaçait l'unité même Juif-païen que ce livre a déjà montrée accomplie par la croix — et la correction est rapportée dans l'Écriture comme juste, non comme une insubordination. Voilà le schéma redevable, sans-centre-unique-incontrôlé, que le Nouveau Testament modèle réellement — en contraste direct avec l'exigence de prééminence incontestée de Diotrèphe, et avec toute structure moderne organisée de telle sorte que sa figure fondatrice occupe une position que personne sous elle n'est véritablement libre de corriger.

Le schéma moderne, nommé honnêtement

Mis à côté de ces textes, un schéma structurel précis, répandu à travers de nombreuses parties de l'Église moderne, mérite d'être nommé directement et soigneusement — non pour condamner toute grande structure de ministère comme illégitime, mais pour éprouver le schéma précis contre l'Écriture précise qui vient d'être citée. Dans beaucoup de structures dénominationnelles et de réseaux aujourd'hui, un seul fondateur, superviseur général ou pasteur principal occupe une position fonctionnellement équivalente à l'ambition de Diotrèphe — le centre reconnu par qui l'autorité sur chaque congrégation-branche coule, dont les décisions existent pour être mises en œuvre par les pasteurs des branches plutôt que pesées à côté de lui comme de véritables co-anciens. Les pasteurs de branches, dans de telles structures, tiennent souvent leur position à la discrétion de ce centre — sujets à réaffectation, correction ou révocation par un seul office plutôt que par le schéma rassemblé et pluriel d'anciens que le chapitre onze a montré être la forme constante du Nouveau Testament. Le centre — non Christ, et non le collège local rassemblé et conduit par l'Esprit décrit dans Actes 15 — devient en pratique la cour d'appel finale pour chaque branche. Ce n'est pas une prétention que tout dirigeant ayant fondé une œuvre grandissante serait devenu un Diotrèphe. Beaucoup de fondateurs véritablement humbles existent, exerçant une vraie supervision avec une vraie redevabilité construite autour d'eux — et le Nouveau Testament n'interdit nulle part l'implication continuée d'un fondateur doué dans le mouvement que son travail a produit. Le test que ce chapitre demande à un tel dirigeant — et à chaque branche sous lui — d'appliquer honnêtement est le même test que le chapitre douze a appliqué aux dénominations en général. L'autorité finale dans cette structure fonctionne-t-elle encore comme un collège d'anciens pluriel, redevable et soumis à l'Esprit, répondant à Christ comme Chef — le schéma d'Actes 20:28 et d'Actes 15:28 ensemble — ou s'est-elle, en pratique, rétrécie jusqu'à la discrétion d'un seul homme que chaque branche doit finalement satisfaire ?

Christ le Chef, pas un centre humain

Paul déclare clairement qui est le centre réel de l'Église, dans un langage qui ne laisse aucune place à un office humain pour occuper la position par défaut.

*« Il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef
suprême à l'Église, qui est son corps, la plénitude de celui
qui remplit tout en tous. »*

(Éphésiens 1:22-23)

Il est le chef suprême de toutes choses pour l'Église. Pas un fondateur. Pas un superviseur général. Pas un pasteur principal dont l'office aurait absorbé l'autorité délibérative que le collège entier, rassemblé et conduit par l'Esprit, était censé exercer ensemble. Une structure dans laquelle chaque branche répond, en pratique, à un centre humain plutôt qu'à Christ — tel que reçu et discerné directement par un collège d'anciens pluriel, redevable et enraciné localement — a, quoi que sa déclaration de foi dise, tranquillement déplacé la suprématie que l'Écriture réserve à Christ seul.

La correction que ce chapitre appelle n'est pas le démantèlement des grandes structures de ministère interconnectées — qui peuvent servir véritablement le Corps quand elles sont correctement ordonnées. C'est la restauration du schéma que le chapitre neuf a déjà établi comme le modèle réel de gouvernement d'église du Nouveau Testament : des décisions atteintes par une pluralité d'anciens, soumises à la conduite discernable de l'Esprit, éprouvées contre l'Écriture, redevables les uns envers les autres plutôt qu'envers la discrétion incontrôlée d'un seul homme qui aime, comme Diotrèphe, à être le

premier.

QUATRIÈME PARTIE

LE FONDEMENT ET LA DÉCLARATION

CHAPITRE QUATORZE



LA PIERRE ANGULAIRE

Si tu héritais d'une structure à moitié construite, remarquerais-tu les matériaux employés pour la finir ? Paul, écrivant à cette même église de Corinthe dont les divisions ont refait surface à répétition tout au long de ce livre, donne aux bâtisseurs de toute génération — y compris les dirigeants et les structures examinés dans le chapitre précédent — un avertissement direct sur la manière dont ils bâtissent, pas seulement sur le fait qu'ils bâtissent.

Un seul fondement, des bâtisseurs nombreux

« Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte, et un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit dessus. Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ. »

(1 Corinthiens 3:10-11)

Aucun autre fondement ne peut être posé. Quelle que soit la branche, quelle que soit la tradition, quelle que soit la structure de leadership sous laquelle une partie donnée de l'Église s'est organisée — le fondement sous chaque partie légitime est le même : unique, singulier, non négociable.

Jésus-Christ, et nul autre. C'est le seul point fixe que chaque chapitre de ce livre a supposé — et Paul l'énonce ici comme le test qui règle tout autre débat sur la diversité légitime que ce livre a soulevé. Des bâtisseurs différents, travaillant sur le même fondement unique, ne peuvent pas poser un fondement différent à eux tout en bâtissant encore la même maison.

Paul ne s'arrête pas au fondement. Il se tourne immédiatement vers les matériaux que les bâtisseurs choisissent une fois le fondement posé.

La manière de bâtir compte, pas seulement le fait de bâtir

« Or, si quelqu'un bâtit sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'œuvre de chacun sera manifestée ; car le jour la fera connaître, parce qu'elle se révélera dans le feu, et le feu éprouvera ce qu'est l'œuvre de chacun. »

(1 Corinthiens 3:12-13)

L'or, l'argent, les pierres précieuses — contre le bois, le foin, le chaume. Des matériaux qui endurent le feu, contre des matériaux que le feu consume instantanément.

L'avertissement de Paul ne vise pas des incroyants bâtissant autre chose entièrement. Il vise directement des croyants et des dirigeants bâtissant sur le fondement correct — les avertissant que le fondement étant juste ne garantit pas que les matériaux le soient. Un dirigeant peut bâtir sur Christ, véritablement, et bâtir quand même avec des matériaux — des méthodes de contrôle plutôt que de service, des structures de centralisation humaine plutôt qu'une pluralité soumise à l'Esprit — qui ne survivront pas à l'épreuve du feu, même si le fondement sous eux tient.

C'est le lien direct avec l'avertissement du chapitre précédent sur Diotrèphe et toute structure moderne qui lui ressemble. Le fondement peut être solide. La structure élevée dessus — si elle est bâtie avec le bois, le foin et le chaume d'un contrôle humain sans redevabilité plutôt qu'avec l'or, l'argent et les pierres précieuses d'un service humble, pluriel et soumis à l'Esprit — sera quand même révélée par le feu pour ce qu'elle était réellement.

Un temple, pas une estrade

Paul pousse l'image plus loin encore — et le mot qu'il choisit ensuite fait monter les enjeux de la manière dont un dirigeant bâtit au-delà d'une question de récompense ou de perte.

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes. »

(1 Corinthiens 3:16-17)

Paul est passé, en l'espace de quelques versets, d'un chantier à un sanctuaire. L'Église n'est pas simplement une structure que quelqu'un a la permission de bâtir négligemment, au prix d'une simple récompense perdue. Elle est un temple — habité par l'Esprit dont ce livre a déjà tracé le rôle de gouvernement à travers le concile de Jérusalem. Souiller ce temple — que ce soit par une fausse doctrine au fondement, ou par le genre de contrôle sans redevabilité, à la Diotrèphe, que ce livre a examiné dans le chapitre précédent — est traité par Paul non pas comme une affaire de mauvais style de gestion, mais comme une offense contre quelque chose de saint. La sévérité du langage de Paul ici devrait régler, pour tout lecteur pesant encore la critique du chapitre précédent sur le contrôle humain centralisé comme une simple préférence, que l'Écriture traite la manière dont l'Église est bâtie comme une affaire de conséquence — pas simplement de goût.

Des pierres vivantes, bien coordonnées

Pierre étend la même image de construction — et ajoute un détail qui ramène ce livre directement à sa déclaration d'ouverture.

« Approchez-vous de lui, pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse devant Dieu ; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour former une maison spirituelle... Car il est dit dans l'Écriture : Voici, je mets en Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse ; et celui qui croit en elle ne sera point confondu. »

(1 Pierre 2:4, 6)

Pierre cite le Psaume 118:22 — « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtaient est devenue la principale de l'angle » — un psaume que Jésus lui-même avait appliqué à son propre rejet et à sa propre vindication à venir (Matthieu 21:42), et que Pierre avait déjà cité, avec audace, au conseil même qui avait condamné Jésus à mort : « C'est cette pierre, rejetée par vous qui bâtissez, qui est devenue la principale de l'angle. Il n'y a de salut en aucun autre. »

(Actes 4:11-12)

Le même pécheur qui avait jadis renié Jésus auprès d'un feu de braises se tint plus tard devant le Sanhédrin et identifia la pierre rejetée comme le seul fondement de salut disponible à aucun homme. Et Paul, écrivant aux Éphésiens, complète l'image architecturale avec la précision d'un bâtisseur décrivant une structure achevée : « Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire. En lui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un

temple saint dans le Seigneur. » (Éphésiens 2:20-21)
Bien coordonné. Chaque pierre, chaque branche, chaque tradition, chaque expression locale que ce livre a examinées — alignées sur l'unique pierre angulaire avec assez de précision pour que toute la structure s'élève droit au lieu de s'incliner. Une pierre angulaire, dans la construction antique, déterminait l'alignement du bâtiment entier ; chaque autre pierre était posée en mesurant contre elle. Une structure qui dérive de sa pierre angulaire ne développe pas simplement une variation intéressante. Elle développe une inclinaison qui se cumule avec chaque pierre supplémentaire posée dessus — jusqu'à ce que ce qui a commencé comme une déviation mineure devienne une structure qui ne peut pas tenir.

Bâtir avec soin, maintenant

L'avertissement de ce chapitre s'adresse à chaque lecteur qui a une part, si petite soit-elle, dans la construction de l'Église — c'est-à-dire à chaque croyant, pas seulement à ceux qui occupent un office reconnu. Prends garde à la manière dont tu bâtis. Le fondement est fixe et ne peut pas être reposé. Les matériaux ne sont pas fixés — et chaque dirigeant, chaque congrégation, chaque dénomination examinés honnêtement à travers les chapitres précédents de ce livre est encore en train de choisir, aujourd'hui, de bâtir avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, ou avec du bois, du foin et du chaume que le feu révélera un jour pour exactement ce que c'était. Le dernier chapitre de ce livre se tourne maintenant vers ce vers quoi tout ceci construisait depuis le tout début — l'autorité que le premier homme a perdue, et l'autorité que le dernier Adam est parti en guerre pour reconquérir au nom de l'Église même que ce livre a passé treize chapitres à examiner.

CHAPITRE QUINZE



L'AUTORITÉ RESTAURÉE

Qu'est-ce que le premier homme a réellement perdu — et le dernier Adam l'a-t-il seulement pardonné, ou est-il retourné le reprendre ? Ce livre s'est ouvert sur une déclaration, et il a marché depuis vers sa signification pleine. « Sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » (Matthieu 16:18) Le chapitre premier l'a relevé : des portes n'attaquent pas ; elles défendent. Si ce sont les portes du séjour des morts qui échouent à prévaloir, l'Église n'a jamais été simplement censée survivre à un assaut. Elle a été commissionnée pour avancer sur un territoire qui avait été pris à l'humanité bien avant le Calvaire — et pour le reprendre. Ce dernier chapitre explique quel est réellement ce territoire.

Ce que le premier homme détenait

Les pages d'ouverture de l'Écriture sont explicites sur l'autorité donnée au premier homme — en des termes qui ne laissent aucune ambiguïté sur leur portée.

« Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre... Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez. »

(Genèse 1:26, 28)

Dominez. Assujettissez. Le vocabulaire du gouvernement — donné à l'homme sur la terre, comme le représentant de gouvernement officiellement désigné par Dieu en son sein. Ce n'était pas une suggestion ni une bénédiction offerte en passant. C'était un office — une autorité déléguée — remis à l'homme et à la femme comme les termes de leur position dans le jardin.

Ce qui a été perdu

La Genèse rapporte, avec une honnêteté sans concession, à quelle vitesse cette domination fut cédée — non pas volée par une force supérieure, mais livrée par choix, au serpent même sur lequel l'homme avait reçu autorité. Paul en dégage la conséquence juridique des siècles plus tard. « C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché. » (Romains 5:12) Le péché entra — et avec lui la mort — et avec la mort, une sujétion fonctionnelle au pouvoir même sur lequel l'homme avait été commissionné pour régner. La domination n'a pas été seulement désobéie. Elle a été, en pratique, transférée — par reddition plutôt que par conquête — hors des mains dans lesquelles elle avait été placée.

Ce que le dernier Adam est parti reconquérir

Paul nomme les deux hommes dont les actions déterminent la destinée de la race humaine — et le contraste entre eux est la charnière de tout ce que ce livre a soutenu.

« C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. »

(1 Corinthiens 15:45)

« Si par l'offense d'un seul la mort a régné par lui seul, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront-ils dans la vie par Jésus-Christ lui seul. »

(Romains 5:17)

Remarque le verbe que Paul choisit pour ce que les croyants font maintenant — et qu'il ne l'adoucit pas en quelque chose de plus sûr. Régneront dans la vie. Pas simplement échapper au règne de la mort — même si cela est vrai aussi. Régner — le vocabulaire même de la domination remise au premier homme en Genèse 1, maintenant restauré, par grâce, à travers le dernier Adam, à quiconque reçoit ce qu'il a accompli. Ce n'est pas un détail mineur glissé dans un argument plus long sur la justification. C'est Paul déclarant, dans les termes les plus clairs dont il dispose, que l'autorité perdue dans un jardin a été recouvrée et réémise à travers un second homme — à une famille que ce livre a passé quatorze chapitres à décrire.

Tout pouvoir, dans le ciel et sur la terre

Jésus énonce sa propre autorité recouvrée, après la résurrection, en des termes qui répondent directement à ce qui fut perdu dans l'Éden.

« Jésus, s'étant approché, leur parla ainsi : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez, faites de toutes les nations des disciples. »

(Matthieu 28:18-19)

Tout pouvoir. Dans le ciel et sur la terre. La terre même sur laquelle le premier homme reçut la domination — et la perdit — est nommée précisément comme le territoire maintenant sous l'autorité du dernier Adam, qui immédiatement, dans le même souffle, commissionne son Église pour y aller. Ce n'est pas une autorité privée que Jésus a l'intention de garder pour lui seul au ciel pendant que la terre resterait sous son ancienne sujétion. Il remet la même commission — exercée sous son autorité recouvrée — à la famille même que ce livre a décrite comme rachetée par son sang, appelée-dehors comme ekklesia, et bâtie sur lui comme l'unique fondement.

Il avait déjà dit à ses disciples, avant la croix, ce que cette autorité recouvrée signifierait pour eux directement. « Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi ; et rien ne pourra vous nuire. » (Luc 10:19) Des serpents. L'image exacte de l'usurpateur de l'Éden — maintenant placé sous les pieds de la famille même que l'usurpateur avait jadis dépossédée. Et il avait remis à Pierre, à Césarée de Philippe, dans le même souffle que la déclaration avec laquelle ce livre s'est ouvert, l'instrument

précis de cette autorité recouvrée. « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » (Matthieu 16:19)

Les clefs ne sont pas simplement des symboles d'accès. Dans le monde antique, recevoir les clefs d'une maison ou d'une ville, c'était recevoir une autorité administrative véritable sur ce qui s'y passait. Lier et délier étaient des termes reconnus pour la prise de décision faisant autorité — l'autorité même que le chapitre neuf a montré les apôtres exercer ensemble à Jérusalem, sous la conduite reconnue de l'Esprit, pour régler la première grande crise d'unité de l'Église.

Régnant maintenant, pas seulement un jour

La vision du ciel reçue par Jean confirme que ce règne n'est pas entièrement reporté à un âge futur. Les rachetés, achetés « de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation », sont faits « un royaume et des sacrificateurs », et « ils régneront sur la terre » (Apocalypse 5:9-10) — la promesse même que le chapitre sept a signalée comme la vraie portée de ce que le prix a acheté. La domination perdue dans un jardin, reconquise par l'autorité du dernier Adam, exercée à travers les clefs données à l'Église qu'il bâtit — ce n'est pas un héritage lointain à percevoir seulement après la mort. C'est, dans le témoignage constant de l'Écriture de la Genèse à l'Apocalypse, le statut présent de la famille que ce livre entier a décrite.

La déclaration, accomplie et avançant toujours

Chaque fil que ce livre a tracé depuis sa préface converge ici. L'Église est ekklesia — appelée-dehors avec une autorité réelle, pas une audience passive (chapitre deux). Elle est une famille rachetée par le sang — un seul prix couvrant chaque tribu et chaque langue (chapitres trois, six, sept). Son Seigneur fut abandonné pour qu'elle soit pleinement acceptée — faite justice de Dieu en lui (chapitre huit). Elle est gouvernée, non par un centre humain unique, mais par l'Esprit travaillant à travers une pluralité d'anciens soumis à Christ — le schéma que Jérusalem a établi et que Diotrèphe a violé (chapitres neuf, treize). Elle est bâtie — et doit prendre garde à la manière dont elle est bâtie — sur l'unique fondement qu'aucun autre bâtisseur ne peut remplacer (chapitre quatorze). Et elle porte, ré-émise par le dernier Adam qui l'a reconquise, la domination même que le premier Adam a livrée — autorité sur la terre, sur l'ennemi, et sur ce qui est lié et délié dans les cours du ciel lui-même.

Ce qui essaie de briser cette famille ne sera jamais aussi fort que ce qui l'unit. Ce ne fut jamais plus fort que le sang qui l'a achetée — et ce ne sera jamais plus fort que l'autorité que ce sang lui a restaurée.

Jésus l'a dit une fois, sur une colline bondée des temples de chaque puissance rivale que le monde antique pouvait nommer — avant qu'une seule pierre de ce qu'il décrivait n'ait été posée à la vue de tous. Il bâtit depuis ce jour — à travers chaque siècle que ce livre a parcouru, à travers chaque branche, chaque échec, chaque Diotrèphe, chaque structure de bois, de foin et de chaume que le feu éprouvera un jour — et il bâtit encore.

*« Je bâtirai mon Église ; et les portes du séjour des morts
ne prévaudront point contre elle. »
(Matthieu 16:18)*

UN MOT POUR CELUI OU CELLE QUI LIT CECI

Tu n'as pas choisi la famille dans laquelle tu es né par le sang — et si tu appartiens à Christ, tu n'as pas non plus choisi cette famille-ci, en fin de compte. Tu y as été acheté — à un prix que tu n'aurais jamais pu réunir toi-même — par quelqu'un qui a l'intention de garder ce qu'il a payé. Quelle que soit la branche de cette famille que tu appelles actuellement ta maison. Quelle que soit la blessure qu'une autre de ses branches a pu te donner. Quel que soit le centre ou la structure qui, quelque part en chemin, s'est tranquillement tenu à la place que Christ seul était censé occuper — la racine sous toi n'a pas changé. Le sang qui t'a racheté n'a pas faibli. L'autorité rendue à cette famille à la croix n'a pas été révoquée. Ce qui essaie de nous briser ne sera jamais aussi fort que ce qui nous unit. Va — et aide à bâtir ce qu'il est encore en train de bâtir.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Timilehin Idowu est pasteur, auteur et mentor de jeunes basé à Lagos, au Nigeria, servant à la Worship Nation International Church, Festac Town. Il a écrit un certain nombre d'œuvres de dévotion et de théologie, notamment *La Prière Qu'Il Prie Encore* et *Leçons de la Mort de Jésus*, traduites et offertes gratuitement en plusieurs langues par The Kingdom Lifestyle. L'Église rassemble en un seul argument soutenu des convictions portées à travers ces livres précédents — pour l'unité que Christ a achetée et dans laquelle il a encore l'intention de voir son Église marcher.